



BIBLIOTHÈQUE
ET ARCHIVES
NATIONALES
DU QUÉBEC

À RAYONS OUVERTS

N° 111

Sciences et
savoirs

« Vers quelle image du monde la science est-elle à nous entraîner? Nous conduit-elle vers une image définie de l'univers? Et cette image est-elle superposable à celle que nous impose depuis toujours ce dictateur intransigeant que l'on nomme "le bon sens traditionnel" ?

« Ce ne sont pas là questions oiseuses, ni même purement académiques. Les images du monde telles qu'elles nous arrivent à travers le prisme de la science, ou qu'elles nous sont imposées par le bon sens traditionnel, influent sur notre sens des valeurs, sur notre conception de la vie et de la destinée humaine. [...]

« On peut se demander si nous avons atteint le point où la science peut encore une fois devenir universelle et nous fournir une image corrigée du monde et de nous-même? Évidemment, cette image, comme les précédentes, ne sera pas finale. Elle ne sera qu'une page de l'album dont l'humanité, d'un doigt fébrile, tourne les pages avec les siècles. »

— **Marie-Victorin**, « La science et notre vie nationale », dans *Annales de l'Acfas*, vol. 5, 1939, p. 137.



Illustration de la couverture :
France McNeil, Cosmos. II,
estampe, 57 X 57 cm, Québec,
Atelier Engramme, 2012.

Cette publication, réalisée par Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), a pour objectif de faire connaître les documents patrimoniaux du Québec conservés par l'institution.

RÉDACTION EN CHEF
Isabelle Crevier et Michèle Lefebvre

CONCEPTION GRAPHIQUE ET PRODUCTION
Jean Corbeil

RÉVISION LINGUISTIQUE
Nicole Raymond

COMITÉ EDITORIAL
David Bureau, Daniel Chouinard, François David, Michel Defoy, Geneviève Mangerel, Catherine Melançon et Nicole Raymond

Nous tenons à remercier les artistes, les ayants droit ainsi que les entreprises et organismes qui ont bien voulu nous permettre de reproduire leurs œuvres et les documents.

La revue *À rayons ouverts* est distribuée gratuitement dans les salles de consultation des édifices de BAnQ et peut être consultée en format PDF dans BAnQ numérique. Vous avez une question ? Posez-la aux membres du personnel sur place ou écrivez à aro@banq.qc.ca.

Toute reproduction des illustrations ou des articles publiés dans ce numéro est interdite sans l'autorisation écrite de BAnQ. Les demandes de reproduction doivent être acheminées à aro@banq.qc.ca.

NOTE SUR LES ILLUSTRATIONS

À moins d'avis contraire, les illustrations figurant dans *À rayons ouverts* sont tirées de documents des collections de BAnQ. Les documents d'archives comportent la mention du centre où ils sont conservés et du fonds dont ils font partie afin de permettre de les retracer à l'aide d'Advitam. Les documents patrimoniaux publiés présentés dans la revue peuvent être trouvés en consultant le catalogue. Ces deux outils de recherche sont disponibles à banq.qc.ca.

Tous les efforts ont été faits par BAnQ pour retrouver les détenteurs des droits des documents reproduits dans ce numéro. Les personnes possédant d'autres renseignements à ce propos sont priées de communiquer avec le Secrétariat général et direction des affaires juridiques de BAnQ.

La revue est imprimée sur du papier fabriqué au Québec contenant 30 % de fibres recyclées postindustrielles, certifié choix environnemental ainsi que FSC Mixte à partir d'énergie biogaz.

© Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Dépôt légal : 4^e trimestre 2023
ISSN 0835-8672 (imprimé)
ISSN 2560-788X (PDF en ligne)



BIBLIOTHÈQUE
ET ARCHIVES
NATIONALES
DU QUÉBEC

ERRATUM : À la page 22 du n° 110, 2^e paragraphe, 3^e ligne, « Forh » doit se lire « Fohr ».

À RAYONS OUVERTS

CHRONIQUES DE BIBLIOTHÈQUE ET
ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC
2023 n° 111

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), c'est une foule de services et d'activités ainsi que des personnes passionnées qui accompagnent le public dans ses découvertes et ses apprentissages. Marie Grégoire, présidente-directrice générale de BAnQ, réfléchit dans son mot d'introduction à l'importance de stimuler l'apprentissage. Avec Sophie Montreuil, directrice générale de l'Acfas, elle se réjouit du partenariat entre les deux organisations vouées à la connaissance. Tout naturellement, elles ont choisi comme thème du présent numéro les sciences et les savoirs.

4 Mot de Marie Grégoire
Multiplier l'accès aux savoirs

**6 Une riche collaboration
entre l'Acfas, BAnQ et l'UQAM**

8 Le fonds de l'Acfas
100 ans de recherche se racontent

ACFAS

12 Les sciences en Nouvelle-France



20 Une carte conjecturale

22 Jean-François Gaultier
Correspondant en Nouvelle-France
de l'Académie royale des
sciences de Paris



**30 À la une : mort tragique
du roi de France!**

**32 Les merveilles scientifiques de
la collection Saint-Sulpice**



40 Augustin Frigon
Un ingénieur passionné d'électricité
et de radiodiffusion



**44 Le chemin prospère
de la famille Gagnon**

**46 L'enseignement des sciences
en transformation**
L'exemple de Rimouski



54 Jacques Rousseau
Botaniste, ethnologue et
bâisseur de l'Acfas



58 Jacques Goldstyn
Dessiner la science



62 Guy Dubois :
le Rideau Vert en photos

**64 Recherche dans une
canopée de savoirs**

68 Des livres d'artistes
Leçons de sciences appliquées



PHOTO : MIKAËL THEIMER

Mot de Marie Grégoire
Présidente-directrice générale de BAnQ

Multiplier l'accès aux savoirs



PHOTO : MIKAËL THEIMER

Nous sommes de grands consommateurs et de grandes consommatrices d'information. Que ce soit sur des questions de santé, d'éducation, d'environnement, de politique, d'économie ou autre, on aime avoir de l'information fiable rapidement. Les milieux documentaires et ceux de la recherche sont au cœur de l'accès à l'information et forment des remparts contre la désinformation. La collaboration entre ces milieux est donc essentielle.

C'est pourquoi nous sommes particulièrement fiers du partenariat entre BAnQ et l'Acfas, une association incontournable du monde de la recherche. Cette collaboration de longue date a mené à la réalisation de ce numéro d'À rayons ouverts. Nos organisations se rejoignent ainsi au carrefour de l'avancement des savoirs et de la recherche, notamment pour rendre accessible la culture scientifique et vulgariser des contenus.

Nouer des partenariats signifie multiplier les accès aux savoirs, augmenter la découvrabilité des documents et favoriser les recherches sur ces documents pour repousser les frontières de la connaissance. De telles collaborations sont nécessaires pour avancer ensemble et nourrir le concept de « société apprenante » autour duquel BAnQ souhaite fédérer des acteurs des différentes sphères de la société. Chacun peut ainsi additionner ses actions pour que tous puissent s'outiller à apprendre tout au long de la vie.



Deuxième édition de *L'audace des possibles* en présence du D^r Stanley Volland (en haut à droite), de Phil Roy (en bas à gauche) et de Florence K (en bas à droite), 15 juin 2023.

PHOTOS : MICHEL LEGENDRE.

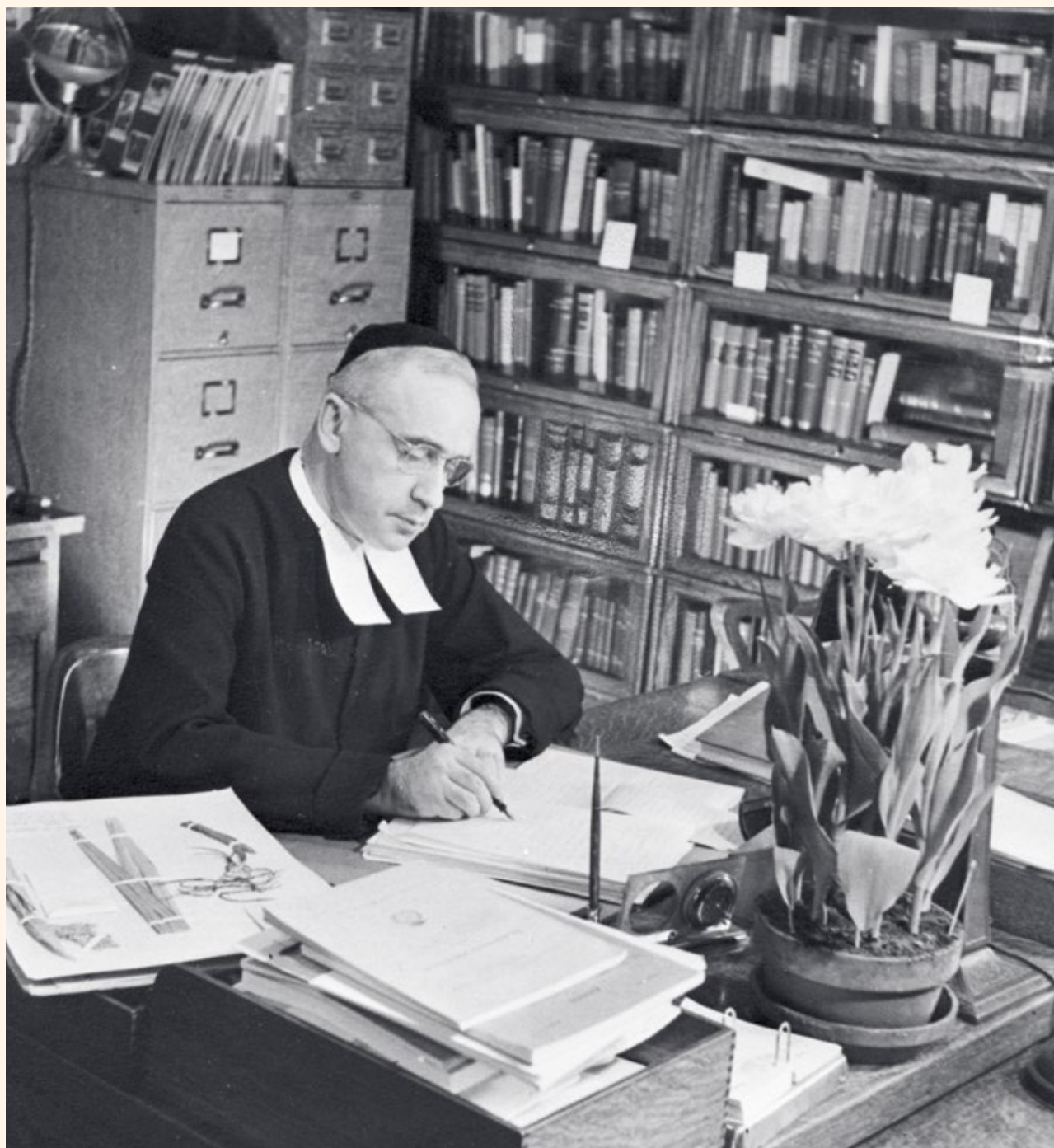
« Une société apprenante se donne l'aspiration et la responsabilité communes d'assurer sa vitalité grâce à la curiosité, à l'émerveillement et à la confiance mutuelle de l'ensemble de ses citoyens et citoyennes. Pour ce faire, elle offre des occasions d'apprentissage à tous les âges de façon à ce que chaque personne devienne un apprenant ou une apprenante à vie¹. »

Après nous être dotés d'une définition de la société apprenante lors de la 1^{re} édition de *L'audace des possibles*, des acteurs de différents secteurs, dont les milieux documentaires, se sont joints à nous pour la 2^e édition qui a eu lieu en juin dernier. Nés d'une démarche de cocréation, une douzaine de projets innovants et inspirants ont illustré le potentiel d'une société apprenante en action.

Comment s'accomplir comme société? Comment susciter l'étincelle de la curiosité à tout âge? Comment s'assurer de transmettre, de stimuler et de ne laisser personne derrière? Contribuer au Québec apprenant est un gage d'épanouissement collectif durable, un projet de société. Le défi est maintenant de faire des adeptes de tous les horizons afin d'appuyer les initiatives et d'accélérer le mouvement en marche. Cette magnifique journée n'aurait pu avoir lieu sans le soutien de nombreuses personnes, particulièrement nos mentors, que je tiens à remercier chaleureusement ici.

Nous vous invitons donc à plonger dans les pages qui suivent, à explorer les trésors de notre patrimoine documentaire, et à vous laisser inspirer par les découvertes qui émanent de notre collaboration avec l'Acfas. Nous espérons que la lecture de ce numéro vous offre des moments de réflexion et d'apprentissage des plus enrichissants.

1. Cette définition a été proposée par les participants au terme des échanges lors de la 1^{re} édition de *L'audace des possibles*, le 15 juin 2022.



**Le frère Marie-Victorin
à son bureau, 1944.
Archives nationales
à Québec, fonds
Ministère de la Culture
et des Communications,
Office du film du Québec
(E6, S7, SS1, P29801).
Détail.**

PHOTO : M. CAILLOUX.



Dévoilement de l'inscription des documents de l'Acfas au Registre de la mémoire du monde du Canada en présence de Roda Muse, secrétaire générale de la Commission canadienne pour l'UNESCO, 15 juin 2022.

PHOTO : HOMBELINE DUMAS

Une riche collaboration

entre l'Acfas, BAnQ et l'UQAM

Sophie Montreuil

Directrice générale de l'Acfas

Je suis honorée de participer à ce numéro qui rend hommage aux 100 ans de notre organisation, l'Acfas. Fondée en juin 1923 par un groupe de scientifiques francophones, dont l'éminent botaniste frère Marie-Victorin et le radiologiste Léo Pariseau, l'Acfas contribue de façon exceptionnelle à la transmission des savoirs en français et à l'avancement de la communauté de la recherche depuis un siècle.

Au-delà de nous faire une place dans une publication qui m'est chère¹ et de permettre la poursuite d'un fructueux partenariat, BAnQ offre à son lectorat un numéro qui éclaire la notion de patrimoine documentaire scientifique. Comment s'est constitué ce patrimoine et que contient-il? Quelles sont les traces de l'avancement des savoirs dans les fonds et les collections de BAnQ? Le portrait ne saurait être exhaustif, mais il suscite d'emblée l'intérêt par les scientifiques qu'il nous fait découvrir et par les documents qui attestent le travail réalisé par ceux-ci sur le territoire québécois depuis le xvii^e siècle.

Plusieurs des documents qui sont commentés au fil des pages ont obtenu un classement unique et important le 16 juin 2022, alors que le patrimoine documentaire de l'Acfas devenait partie intégrante du Registre de la mémoire du monde du Canada de la Commission canadienne pour l'UNESCO. En plus des publications imprimées et numériques produites par l'Acfas au cours de son histoire et détenues par BAnQ, l'inscription au Registre comprend les archives de notre organisation, conservées par le Service des archives et de gestion des documents de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Cette inscription est une grande source de fierté pour l'Acfas, qui voit ainsi reconnaître le rôle crucial qu'elle a joué dans l'émergence du milieu scientifique francophone à l'échelle de la province et du pays. L'obtention de cette reconnaissance n'aurait pas été possible sans le concours de BAnQ et de l'UQAM, que je remercie et dont je salue l'engagement à notre égard.

1. Sophie Montreuil a été rédactrice en chef d'À rayons ouverts de 2006 à 2017 (NDLR).

Le fonds de l'Acfas

100 ans de recherche se racontent

L'histoire se trouve souvent dans les fonds d'archives, bien classée, bien soignée, mais surtout accessible aux citoyens comme aux chercheurs. C'est au sein du Service des archives et de gestion des documents de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) que le fonds de l'Acfas a trouvé sa place en 1981.

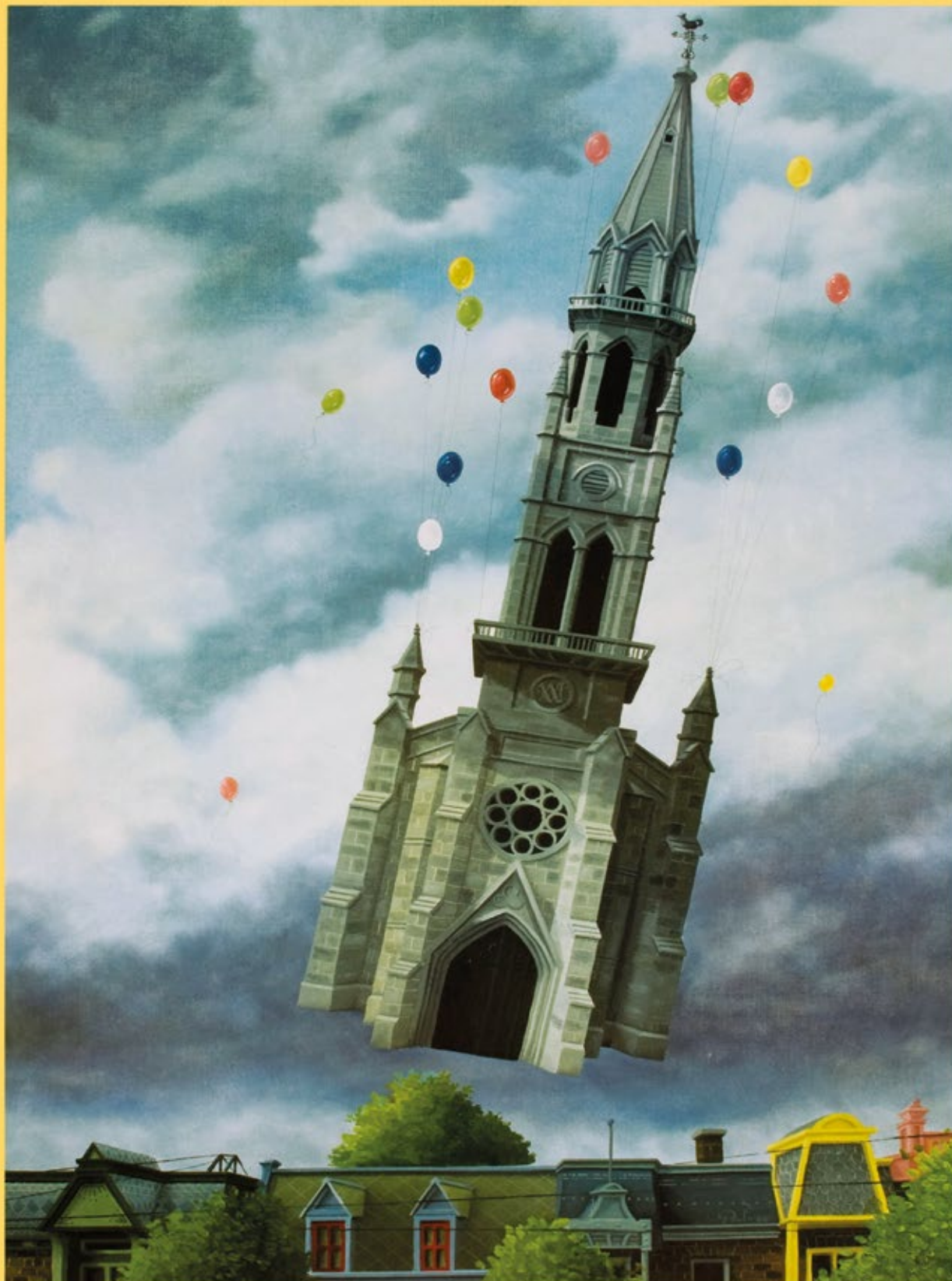
Gabriel Pilon

Technicien en archives, Service des archives et de gestion des documents de l'UQAM

Le Service des archives et de gestion des documents de l'UQAM, créé quelques mois après la fondation de celle-ci en 1969, préserve depuis plus de 40 ans le fonds d'archives de l'Acfas en compagnie de fonds « cousins » qui témoignent de l'éveil scientifique et du développement de la recherche. Ce sont, par exemple, les fonds de la Société canadienne d'histoire naturelle, des Cercles des jeunes naturalistes, de la Société de biologie de Montréal, ou encore de Marcelle Gauvreau (collaboratrice de Marie-Victorin) et de Pierre Dansereau (écologue de la première heure).

Le fonds de l'Acfas, pour sa part, témoigne de l'histoire de l'Association et rend compte de la formation d'une communauté de chercheurs ainsi que du développement des institutions de recherche au Canada français, toutes disciplines confondues. Ce corpus documentaire original s'avère essentiel à la compréhension de l'histoire des sciences au Québec. Il recèle aussi des pièces fort étonnantes...

Le fonds occupe une place d'honneur dans les espaces du Service avec ses 24,63 mètres linéaires de documents textuels, ses 6000 documents photographiques et près de 400 affiches. Il compte par exemple de nombreux documents liés aux congrès annuels, à la publication de la revue de l'Acfas (appelée successivement *Interface*, *Découvrir* puis le *Magazine de l'Acfas*), à la remise des prix de l'Association et à la participation de celle-ci à une multitude d'activités scientifiques, allant du parrainage d'expo-sciences locales à l'organisation des *Journées internationales de la culture scientifique* à l'Université McGill en 2017.



SCIENCES EN FÊTE SCIENCES EN TÊTE

PRÉSENTEZ UNE COMMUNICATION OU ORGANISEZ UN COLLOQUE SCIENTIFIQUE

au **57^e CONGRÈS DE L'ACFAS**

du 15 au 19 mai 1989

à l'**Université du Québec à Montréal**



Le fonds compte par exemple de nombreux documents liés aux congrès annuels ainsi qu'à la publication de la revue de l'Acfas (appelée successivement *Interface*, *Découvrir* puis le *Magazine de l'Acfas*).



Interface, la revue de l'Acfas, vol. 5, n° 1, cahier 1, janvier-février 1984, couverture. Archives UQAM, fonds d'archives de l'Acfas (17P-660:04/2).

Épinglette portée par Marcelle Gauvreau lors du deuxième congrès de l'Acfas en 1934. Archives UQAM, fonds Marcelle Gauvreau (7P-640:H2/1).

Sans surprise, le congrès annuel, cette activité centrale de l'Association tenue depuis 1933, est illustré par un grand nombre de photographies qui permettent de saisir de multiples détails concernant tant les congressistes que l'évolution des espaces universitaires au fil des décennies. Toute la production d'outils de communication pour les congrès contribue aussi en grande partie à bonifier la collection d'affiches du fonds. On fait ainsi honneur aux universités d'accueil de façon originale, comme en témoigne l'affiche du congrès de 1989 soulignant le 20^e anniversaire de l'UQAM, à la page 9.

La découverte la plus surprenante, toutefois, demeure la présence des produits dérivés destinés à la promotion du congrès au cours des années 1980. On y trouve par exemple une amusante règle réalisée par l'illustrateur des *Petits débrouillards*, Jacques Goldstyn, un bon de commande pour l'« Acfatasse » du 53^e congrès (1985), une cuvée spéciale



33^e congrès de l'Acfas, du 5 au 7 novembre 1965, Archives UQAM, fonds d'archives de l'Acfas (17P-640:01/4 F3-22).

Règle du 54^e congrès de l'Acfas tenu à l'Université de Montréal, du 12 au 16 mai 1986. Archives UQAM, fonds d'archives de l'Acfas (17P).



Étiquette à coller sur les bouteilles de la cuvée spéciale du 54^e congrès de l'Acfas « Château de la Tour », 1986. Archives UQAM, fonds d'archives de l'Acfas (17P-640:01/6 T-38).

du 54^e congrès (1986) tenu à l'Université de Montréal¹ ainsi que l'image d'un bus miniature du 55^e congrès (1987) et une représentation de billet de banque à l'effigie d'Antoine D'Iorio, ancien recteur de l'Université d'Ottawa, offrant un rabais pour l'inscription à ce congrès.

Foisonnant, instructif et parfois ludique, le fonds d'archives de l'Acfas se classe donc parmi les indispensables pour ceux et celles qui s'intéressent à l'histoire des sciences dans la francophonie canadienne moderne et complète à merveille les publications de l'Acfas disponibles dans les collections de BANQ. Rappelons que ces deux corpus forment un ensemble unique inscrit au Registre de la mémoire du monde du Canada de la Commission canadienne pour l'UNESCO depuis 2022².

1. Nous n'avons malheureusement que l'étiquette du « Château de la Tour », les bouteilles ayant fort probablement été vidées avec délice par les congressistes!
2. Voir l'article de Sophie Montreuil à la p. 6.





Les sciences en

Nouvelle-France

En Nouvelle-France, quelques savants ont pratiqué la science sous diverses formes : cartographie, hydrographie, astronomie, mathématiques, botanique, médecine, etc. Certains documents qu'on trouve aujourd'hui dans les collections de BANQ témoignent des préoccupations et des techniques d'observation et d'analyse d'une autre époque.

**Denis Henrion et
Jean Deshayes,
*L'usage du compas
de proportion*, Paris,
chez l'auteur et
chez R. J. B. de La Caille,
1681, page frontispice.**

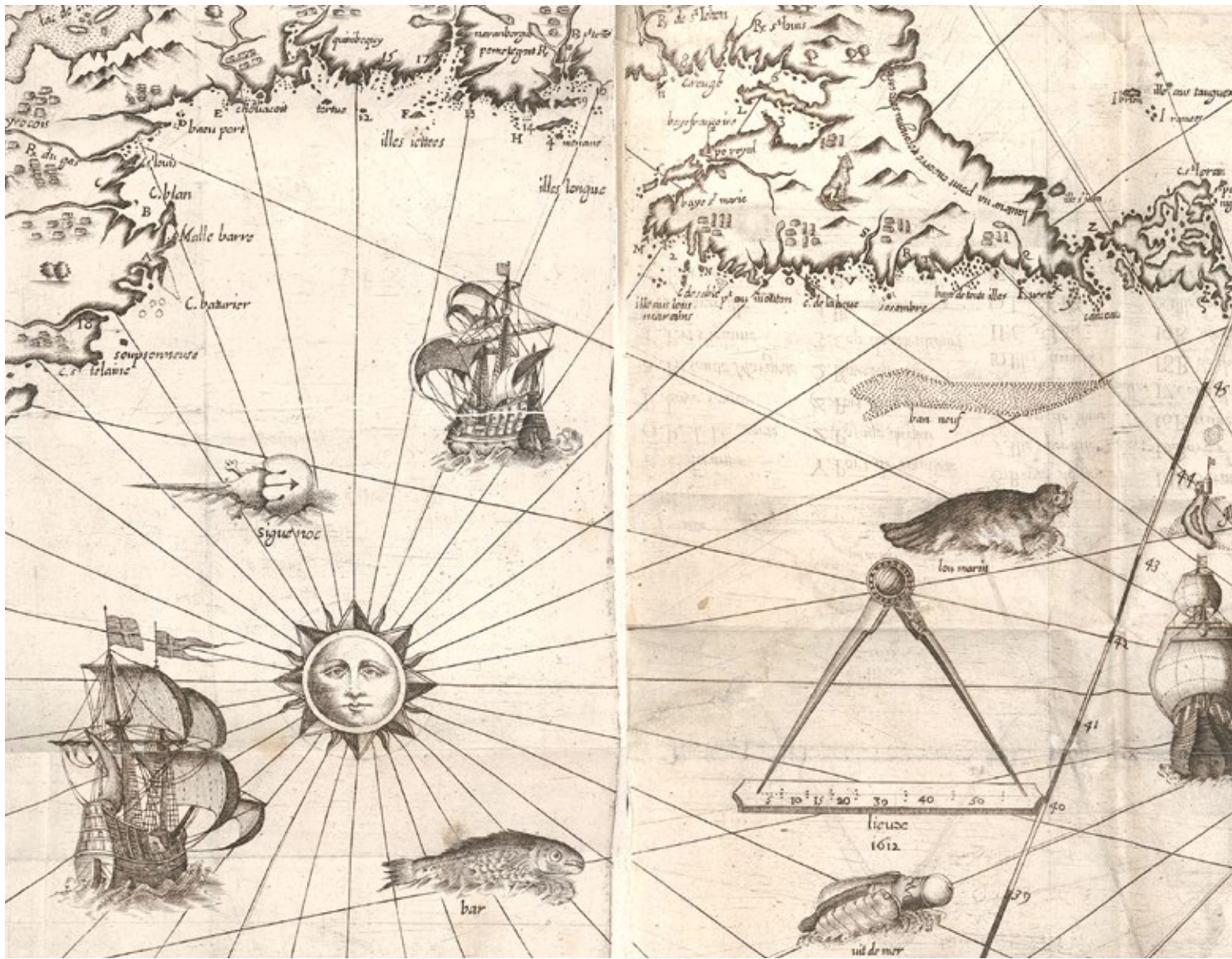
Jean-François Palomino

Professeur au Département d'histoire, Université du Québec à Montréal

Aujourd'hui, au Canada, les sciences sont perfectionnées par une infinité de praticiens hyper spécialisés. La situation était tout autre il y a 300 ou 400 ans, alors qu'une poignée de savants explorait des domaines en apparence hétéroclites. On pouvait alors être à la fois mathématicien, astronome et hydrographe, ou bien médecin et botaniste.

Cette science « pionnière » dont on trouve quelques traces dans les fonds et collections de BANQ est essentiellement européenne. Elle n'a laissé qu'une petite place, souvent difficile à déceler, aux observations et aux connaissances autochtones, qui n'ont pas toujours été partagées avec les colons européens.

Si la curiosité est un moteur important de la pratique scientifique, celle-ci se conçoit aussi dans une optique toute coloniale, où il est question d'exploiter un continent et ses ressources pour enrichir le royaume de France. À Paris, des institutions animées par des savants centralisent les connaissances provenant des colonies outre-mer : les Jardins du Roi fondés par Louis XIII (aujourd'hui le Jardin des Plantes, à Paris), l'Académie royale des sciences, fondée en 1666 par Jean-Baptiste Colbert et Louis XIV à l'instigation de quelques savants, l'Observatoire royal terminé en 1683, la Société royale de médecine.

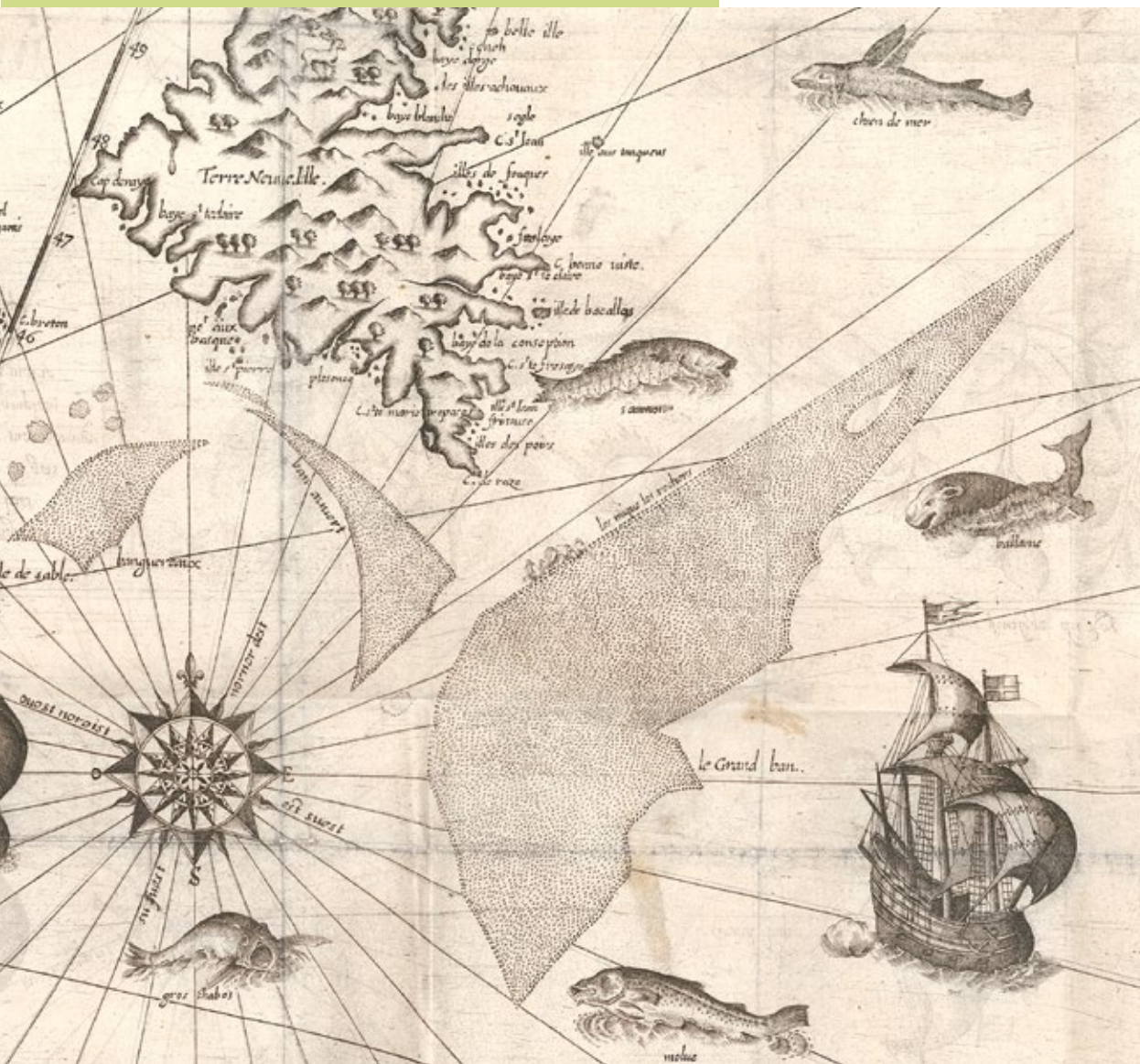


Ces établissements et ceux qui les fréquentent tissent des réseaux élargis de correspondants qui sillonnent le monde pour mener des observations en France et à l'étranger, que ce soit en Afrique, en Orient ou en Amérique. Les savants présents dans les colonies envoient le fruit de leurs expérimentations en Europe. Leurs rapports se trouvent aujourd'hui disséminés un peu partout dans des collections européennes et nord-américaines.

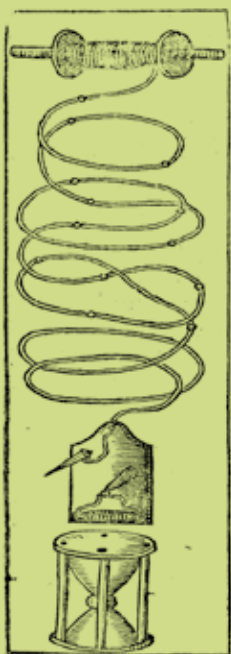
Cartographie, astronomie et hydrographie

Au ^{xvi}^e siècle, les navigateurs font appel à des notions d'astronomie et de mathématiques pour se repérer en mer et cartographier les routes maritimes. À cet égard, deux instruments sont particulièrement utiles : la boussole et l'arbalestrille (ou bâton de Jacob). La boussole, qu'on utilise en Europe depuis le ^{xiv}^e siècle, sert à s'orienter par rapport aux points cardinaux. Constituée de deux tiges de bois graduées et coulissantes, l'arbalestrille permet de mesurer la hauteur du Soleil à son zénith ou la hauteur de l'Étoile polaire pour déterminer la latitude où l'on se trouve.

Dans son *Traité de la marine*, qu'il publie en 1632, Samuel de Champlain rappelle l'importance des cartes géographiques pour la navigation. Outre la boussole et l'arbalestrille, il y décrit le loch, un outil constitué d'un morceau de bois attaché à une corde graduée de nœuds équidistants. Cet objet est jeté à l'eau pendant une période calculée avec un sablier. En comptant le nombre de nœuds qui défilent, on peut estimer la vitesse du navire. Cette technique est d'ailleurs à l'origine de l'unité de mesure de vitesse actuelle en contexte de navigation nautique et aérienne.



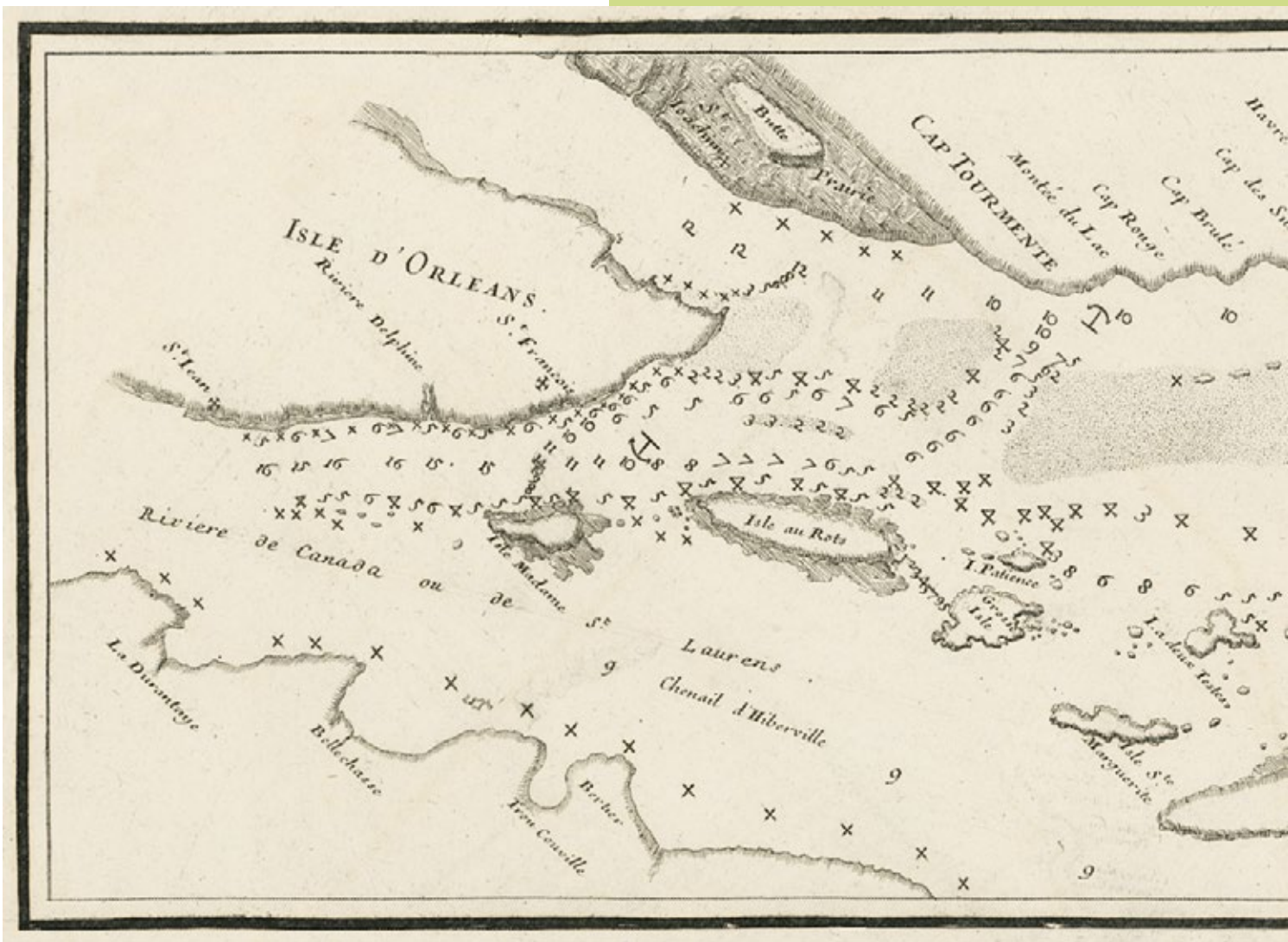
Samuel de Champlain, *Carte géographique de la Nouvelle France*, Paris, chez Jean Berjon, 1613. Détail.

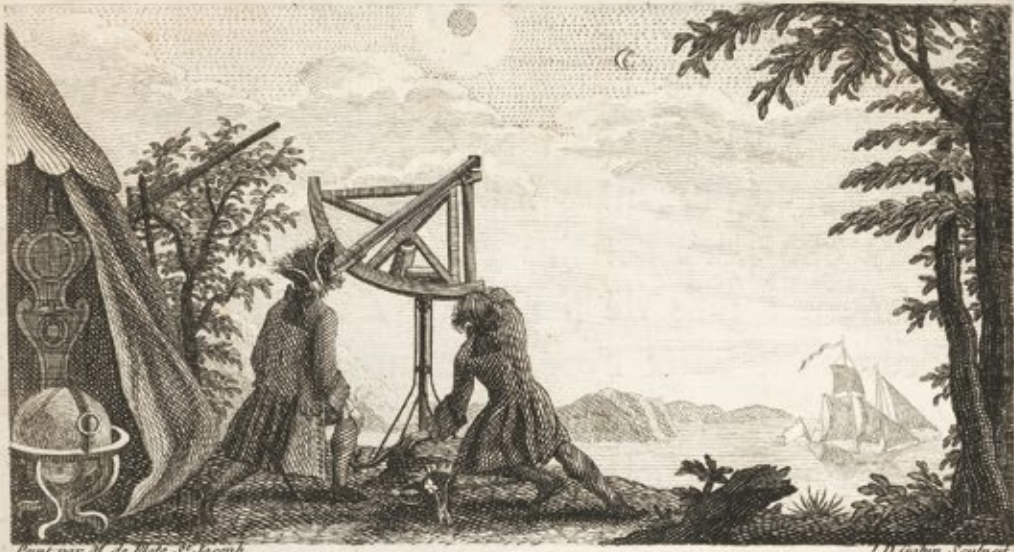


Heures.	Nauuds.	Braffes.	Fautes. Ramba.
2	3	2	Cap au Nort $\frac{1}{2}$ du Nordest.
4	2	4	Cap au Nort-nordest.
6	4	2	Cap au Nordest.
8	5	3	Cap au Nordest.
10	2	3 $\frac{1}{2}$	Cap au Nort $\frac{1}{4}$ du Nordest.
12	3	5	Cap au Nort-nordest.
2	2	3	Cap au Nordest $\frac{1}{4}$ de l'Est.
4	2	4	Cap au Nordest.
6	6	1	Cap au Nort.
8	6	3	Cap au Nordest $\frac{1}{4}$ du Nordest.
10	6	2	Cap au Nort $\frac{1}{4}$ du Nordest.
12	3	4	Cap au Nort-nordest.

Gravure d'un loch et d'un sablier dans Samuel de Champlain, *Les Voyages de la Nouvelle France occidentale dite Canada*, Paris, 1632, p. 52 de l'annexe intitulée *Traité de la marine et du devoir d'un bon marinier*.

Jean Deshayes dresse une carte du fleuve Saint-Laurent d'une grande exactitude, toujours utile lorsqu'elle est publiée 30 ans plus tard.





RELATION
DU VOYAGE
FAIT PAR ORDRE DU ROI,
EN 1750 ET 1751,
SUR LES
CÔTES DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

IL est peu de Pays où il fût aussi nécessaire de faire des Observations astronomiques, que dans la partie de l'Amérique septentrionale, qui comprend *l'Acadie, l'isle Royale & l'isle de Terre-neuve*; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les cartes qui ont été jusqu'à présent le plus en usage, & de

A

Joseph Bernard, marquis de Chabert, *Voyage fait par ordre du Roi en 1750 et 1751 dans l'Amérique septentrionale*, Paris, Imprimerie royale, 1753, p. 1.

Gravure de loutre dans Georges-Louis Leclerc-Buffon, *Histoire naturelle générale et particulière*, Paris, Imprimerie royale, 1765, vol. 13, p. 326.



Il pourra également rapporter des échantillons de pierre et des graines de plantes. La Galissonnière rédige d'ailleurs, avec le savant Henri-Louis Duhamel du Monceau, un livre intitulé *Avis pour le transport par mer, des arbres, des plantes vivaces, des semences, des animaux, et des différents autres morceaux d'histoire naturelle* (1752).

Géographes et officiers de marine plaident aussi pour une meilleure connaissance des côtes dans les environs de Louisbourg (située sur l'île du Cap-Breton), région stratégique qui permet de contrôler l'entrée du golfe du Saint-Laurent.

Protégé du réputé astronome Pierre Le Monnier, le jeune officier Joseph Bernard Chabert est désigné pour diriger une expédition dans la région en 1750 et 1751. Les instruments qu'il transporte sont à la fine pointe de la technologie. Il possède par exemple un très bon quart-de-cercle de 2 pieds et demi de rayon, qui permet de mesurer des distances angulaires, ainsi que plusieurs télescopes. Chabert calcule les longitudes avec précision, grâce à l'évaluation des distances entre la Lune et les étoiles. À son retour en France, il publie le livre *Voyage fait par ordre du Roi en 1750 et 1751 dans l'Amérique septentrionale pour rectifier les cartes des côtes de l'Acadie, de l'Isle Royale & de l'Isle de Terre-Neuve* (1753). Recommandé par l'Académie royale des sciences, l'ouvrage a le mérite de fixer les coordonnées de plusieurs localités sur la côte de l'Amérique du Nord et de rectifier les cartes existantes.

Médecine, botanique, zoologie

Au XVIII^e siècle, les médecins du roi Michel Sarrazin et Jean-François Gaultier œuvrent à Québec comme correspondants de l'Académie royale des sciences. Tous deux s'intéressent à la faune et à la flore du Canada. Ils communiquent leurs observations à des botanistes réputés et à d'autres savants installés à Paris. Certains de leurs écrits sont publiés dans des périodiques scientifiques tels que les *Mémoires de l'Académie royale des sciences*. Sarrazin étudie notamment le castor, le carcajou, le rat musqué et le phoque. Leurs mémoires sont envoyés à Paris avec des spécimens d'animaux ou de plantes. À la demande de Duhamel du Monceau, Gaultier fournit également, entre 1742 et 1748, une variété de notes botanico-météorologiques : température prise avec un thermomètre, état du ciel, orientation du vent, date de gelée du sol, épidémies d'insectes, etc. Sarrazin et Gaultier ont également laissé de riches manuscrits sur les plantes du Canada¹.

Ces quelques exemples témoignent de l'intérêt des savants pour le Canada qui a été, en quelque sorte, un laboratoire pour une science en ébullition.

1. Voir l'article de Rénauld Lessard à la p. 22.

UNE CARTE CONJECTURALE

Alban Berson

Cartothécaire,
Bibliothèque nationale

Habituellement, une carte imprimée montre la configuration du territoire tel que le géographe se le représente. Cette carte remise par Didier Robert de Vaugondy en 1773 à l'Académie royale des sciences de France est une exception. Elle ne prétend pas représenter le cercle polaire arctique tel qu'il est mais plutôt répondre à cette question : si on tentait de naviguer de l'océan Atlantique au Pacifique par le cercle polaire, quel pourrait être l'itinéraire ?

Depuis les années 1750, les géographes français rivalisent de théories pour décrire cette région du globe, plus particulièrement les parties situées au nord et à l'ouest de la baie d'Hudson. Les sources manquent ou ne sont pas fiables et les savants en sont réduits aux conjectures. Vaugondy est en son for intérieur convaincu qu'il n'existe pas de passage. Néanmoins, pour en proposer un, il s'astreint à intégrer à sa carte des éléments géographiques auxquels certains croient mais que lui considère comme imaginaires tels ces lacs Michinipi et Ouinipougouchin.

Imprimée en quelques dizaines d'exemplaires seulement, la carte est aujourd'hui une rareté. BANQ vient d'en acquérir un exemplaire.

Didier Robert de Vaugondy,
**Essai d'une carte
polaire arctique,**
carte géographique,
49 x 49 cm, Paris,
chez l'auteur, 1774.



1773

POLAIRE ARCTIQUE

pour servir aux Navigations et aux Découvertes à faire dans la mer Glaciale,
 et jugé digne d'être imprimé dans le Recueil des Mémoires des Savans étrangers,
 du feu Roi de Pologne Duc de Lorraine et de Bar,
 et Courant le 1774.



(a) Navigation en 1746 } au nord et à l'est
 (b) ice l'en n'a vu ni terre ni glace } du Spitzberg, selon le
 Capitaine Clap

Description
de plusieurs plantes
du Canada
par
M^r Gauthier

1749

M. Le marquis de La Vallée y a ajouté des Réflexions,
et
quelques Notes . . .



Le manuscrit *Description de plusieurs plantes du Canada* (1749) constitue à l'époque la plus grande synthèse de connaissances sur la flore canadienne. Amorcé à partir de 1697 par le médecin du roi Michel Sarrazin et poursuivi par son collègue Jean-François Gaultier, ce recueil s'inscrit dans un vaste mouvement de collaboration scientifique européen soutenu par l'État français.

Jean-François Gaultier

Correspondant en Nouvelle-France de l'Académie royale des sciences de Paris

Description de plusieurs plantes du Canada, 1749.
Archives nationales à Québec, fonds Jean-François Gaultier (P91, D2, P1).

PHOTO : MICHEL LEGENDRE.

Réналd Lessard

Archiviste-coordonnateur, Archives nationales à Québec

Dès les premières explorations au xvi^e siècle, les Français s'intéressent à la faune et à la flore canadiennes. Les récits de Jacques Cartier, de Samuel de Champlain ou de Pierre Boucher foisonnent d'observations, souvent fort détaillées, vantant l'exotisme ou l'attrait économique du Nouveau Monde. C'est l'époque des cabinets de curiosités. Depuis la Renaissance, tant en France qu'en Angleterre, en Écosse, en Allemagne ou en Italie, des gens se constituent des cabinets où se côtoient peintures, gravures, médailles, cartes et plans, objets curieux ou rares, fossiles, spécimens de plantes, d'animaux ou de roches. Un vaste réseau de collecte et d'échange d'informations, de produits et d'artéfacts se met en place.

Le xvii^e siècle voit se développer la promotion de la raison. René Descartes publie son *Discours de la méthode* en 1637. Le savoir pour le savoir fait graduellement place à la recherche de cohérence et de sens; les États deviennent de plus en plus conscients que savoir rime avec pouvoir. Le Jardin royal des plantes médicinales est établi en 1635. Il deviendra par la suite le Jardin des plantes du roi. Grâce au soutien de l'État français, l'Académie des sciences est fondée à Paris en 1666. Elle deviendra en janvier 1699 l'Académie royale des sciences.

XXX. Angélique à fleurs pourpres.

XXXI. Laurier rouge.



Catalogue des plantes
du Canada [Histoire des
plantes de Canada],
entre 1709 et 1749, p. 1.
Archives nationales
à Québec, fonds
Jean-François Gaultier
(P91, D1, P1).

PHOTO : MICHEL LEGENDRE.

HISTOIRE.
des plantes. &c. d. d.
Canada.

A.

1. Abrotanum.

Curry de 1704
N. 106.

Sp. Sarruzin a cœu qui s'élève
quelques d'ore.

elle pousse sur les rochers de Smith's bay
menant les fleurs blanches comme l'ortie.
c'est de l'esp qui croît sur les rochers
ou plutôt sur les rochers. car celle
plante n'est pas abrotanum que dans
les bords des rochers sur le bord de...



Certificat de Michel Sarrazin, avec sa signature, attestant des qualités d'un collègue, 20 juillet 1732. Archives nationales à Québec (P436, S8, P1). Détail.

Michel Sarrazin, précurseur de Jean-François Gaultier

Cet effort scientifique s'étend rapidement au Canada. Le 4 avril 1699, le médecin du roi Michel Sarrazin, établi à Québec, qui herborise dès 1697, devient correspondant de Joseph Pitton de Tournefort, membre de l'Académie royale des sciences. En mai, il obtient une commission de Guy-Crescent Fagon, conseiller du roi et premier médecin du Jardin royal, le nommant « médecin botanique du roy » pour la recherche de plantes de la Nouvelle-France, dont il fera parvenir les graines et semences à Paris pour le Jardin royal. Après plus de 40 ans de service dans la colonie, Michel Sarrazin décède le 8 septembre 1734, à Québec, des suites d'une fièvre malinge.

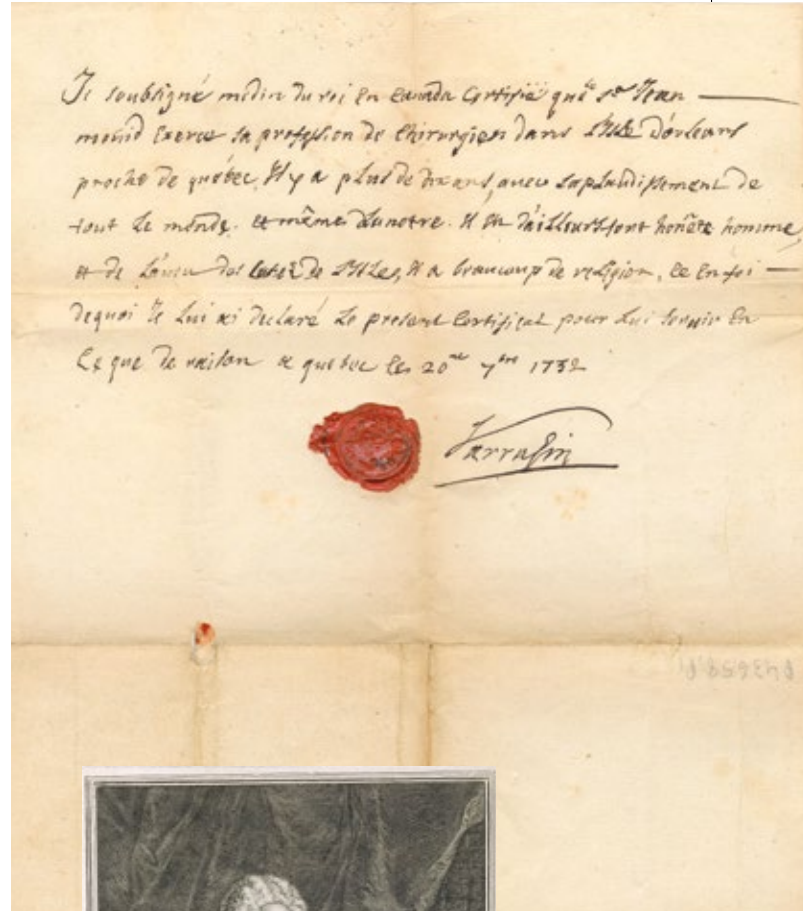
Quoique plusieurs chirurgiens qualifiés établis au Canada aient souhaité obtenir le poste de médecin du roi à Québec, il est pourvu en France en 1741 par les autorités métropolitaines, qui envoient un jeune médecin français, Jean-François Gaultier. Né à La Croix-Avranchin, en Normandie, le 6 octobre 1708, il aurait étudié et exercé la médecine à Paris pendant six ou sept années avant de débarquer à Québec au cours de l'été 1742.

Gaultier poursuit l'œuvre de Michel Sarrazin. Il bénéficie pour ce faire du Catalogue des plantes du Canada [Histoire des plantes de Canada], produit au début du xvii^e siècle d'après les notes de Sarrazin et mis à jour en 1708 par Sébastien Vaillant, du Jardin royal. Des mentions d'envois de plantes au Jardin royal par Sarrazin s'y retrouvent. Deux copies de ce document manuscrit subsistent : l'une au Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe¹, comportant des annotations de Jean-François Gaultier, et l'autre aux Archives nationales à Québec². Les descriptions similaires de certaines plantes, comme celle de l'*Aralia canadensis*, montrent bien la filiation entre le Catalogue et la Description de plusieurs plantes de 1749.

Parallèlement à ses activités médicales, Gaultier entreprend une carrière scientifique en terre canadienne dès septembre 1742. Ses relevés portant sur le climat, les maladies les plus fréquentes, les traitements, l'évolution des récoltes et divers aspects de la vie quotidienne seront publiés partiellement dans les mémoires de l'Académie royale des sciences. Gaultier correspond avec René-Antoine Ferchault de Réaumur de l'Académie des sciences. Dès l'automne 1743, il fait expédier en France cinq caisses de plantes pour le Jardin du roi. D'autres envois seront faits dans les années qui suivent.

1. Fonds Michel Sarrazin (CH073).

2. Fonds Jean-François Gaultier (P91, D1).



Reproduction de 2020 d'une gravure de Ph. Simonneau, René-Antoine Ferchault de Réaumur. Wikimedia Commons.

PHOTO : WELLCOME IMAGES.

Ex-libris qui se trouve dans les deux manuscrits de Gaultier.

Cet ex-libris est celui d'Auguste Denis du Hamel de Fougereux, sieur de Bondaroy. Ce dernier a été membre de l'Académie royale des sciences à partir de 1758. Il était le fils d'Angélique du Hamel et le petit-cousin d'Henri Louis du Hamel du Monceau, sieur du Monceau.

PHOTO : MICHEL LEGENDRE.



Correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris

Comme Michel Sarrazin, Jean-François Gaultier s'insère dans le réseau scientifique parisien de l'époque. En mai 1745, il est nommé officiellement membre correspondant de Henri Louis Duhamel du Monceau, de l'Académie royale des sciences. Scientifique en vue, celui que l'on surnomme le « père de la foresterie française » avait recommandé Gaultier comme médecin du roi à Québec.

Une collaboration soutenue entre Duhamel et Gaultier durera jusqu'au décès de ce dernier. « J'avois prié M. Gau[ultier], médecin du roy à Québec, de faire en ce pays un journal d'observations botanico-météorologiques », écrit Duhamel du Monceau en 1743. Outre des relevés quotidiens de la température, des précipitations et des vents, Gaultier observe la situation de l'agriculture et des maladies courantes. Ses relevés reposent sur des conceptions anciennes remontant à Hippocrate, le plus illustre des médecins de la Grèce antique, et remises à l'avant-plan par le médecin anglais Thomas Sydenham au XVII^e siècle, voulant qu'une relation existe entre les maladies et le climat (température, saison, etc.). C'est pourquoi le travail de Gaultier s'inscrit dans un vaste programme de relevés réalisés à travers toute l'Europe. Les compilations originales de Gaultier sont conservées par la Bibliothèque de l'Observatoire de Paris et par la Houghton Library (Université Harvard). Elles ont été publiées en partie par l'Académie royale des sciences.

Description de plusieurs plantes du Canada, 1749. Archives nationales à Québec, fonds Jean-François Gaultier (P91, D2, P1).

PHOTO : MICHEL LEGENDRE.



Reproduction de 2016 d'une peinture d'Henri Testelin, Établissement de l'Académie des sciences et fondation de l'observatoire. Wikimedia Commons.



49. M. Gaultier

L

Abies taxii folio, fructu
 Sursum spicante, inst. Ab.
 Abies famina Plinii.
 Les phrases ci sus
 s'entendent pour plus
 justes et ne donneront elles
 pour une idée plus vraie
 et plus complète de cette
 espèce de Sapin... Abies
 taxii folio circa ramos in
 duos ordines dispositis,
 cortice tuberculis theriacalibus
 turgidis referto, fructu
 Sursum spicante... ou bien
 Abies taxii folio circa
 ramos in duos ordines
 positis, tuberculis intra
 corticem theriacalibus
 refertis, fructu Sursum

Remise des manuscrits de Jean-François Gaultier à l'archiviste de la province, 1951. Archives nationales à Québec, fonds Ministère de la Culture et des Communications (E6, S7, SS1, P80831).

PHOTO : NEUVILLE BAZIN.



Reproduction de 2019 d'un portrait de Roland-Michel Barrin de La Galissonnière (1693-1756). Wikimedia Commons.

PHOTO (C) RMN-GRAND PALAIS (CHÂTEAU DE VERSAILLES) / GÉRARD BLOT.



Un manuscrit exceptionnel

L'apport de Gaultier à la botanique est tout aussi remarquable que sa contribution à la médecine. Son manuscrit *Description de plusieurs plantes du Canada de 1749* constitue la plus grande synthèse de connaissances sur la flore canadienne à la fin du Régime français. Le marquis Roland-Michel Barrin de La Galissonnière, gouverneur de la Nouvelle-France et scientifique reconnu, « y a ajouté des réflexions et quelques notes », comme l'indique la première page (voir p. 22). En 1749, il a d'ailleurs fait parvenir aux commandants des différents postes de la Nouvelle-France et de la Louisiane un mémoire rédigé par Gaultier qui les prie de récolter des spécimens et de l'information sur différents aspects de l'histoire naturelle.

Description de plusieurs plantes du Canada compte près de 600 pages, où sont décrites près de 200 plantes. Le médecin en précise le nom, la morphologie ainsi que les usages par les Autochtones et les Canadiens. Il spécifie que des spécimens provenant de différents endroits de la colonie sont cultivés à Québec dans les jardins de l'intendance et des Jésuites. Enfin, il cite des publications de botanistes européens ou nord-américains de son époque, dont John Tennant, John Clayton, Leonard Plukenet ou encore Joseph Pitton de Tournefort.

Ce manuscrit de Gaultier, l'un des trésors des Archives nationales, a été acquis en 1951 d'Henri du Hamel de Fougeroux de Denainvilliers, descendant d'Henri Louis Duhamel du Monceau. Avec l'appui de Jacques Rousseau (alors directeur du Jardin botanique de Montréal)³, Claude de Bonnault, au service des Archives nationales, avait entrepris dès 1934 des négociations délicates avec le descendant. Des libraires parisiens s'intéressaient aussi au riche fonds de la famille Duhamel.

Grâce à l'intelligence artificielle, un fichier PDF enrichi permettant la recherche de mots-clés dans *Description de plusieurs plantes du Canada* est maintenant accessible en ligne⁴. Il s'agit d'un travail exceptionnel pour un manuscrit tout aussi exceptionnel.

3. Voir l'article d'Émile Duchesne à la p. 54.

4. Pour le consulter, on peut ouvrir l'outil de recherche Advitam à banq.qc.ca et entrer les mots clés « description plantes Canada Gaultier » dans la barre de recherche.

À LA UNE : MORT TRAGIQUE DU ROI DE FRANCE!

Isabelle Robitaille
Bibliothécaire, Bibliothèque nationale

Le 21 janvier 1793, Louis XVI est décapité sur la place publique à Paris et la nouvelle traverse l'Atlantique. Une affiche est rapidement imprimée en 150 exemplaires à la suite d'une commande faite à John Neilson, imprimeur à Québec, par George Pownall, secrétaire provincial du gouverneur du Bas-Canada. L'affiche sert de propagande proroyaliste et contrerévolutionnaire.

BAnQ a récemment acquis un exemplaire de cette grande feuille volante, un des plus anciens documents illustrés et imprimés au Québec. *La Vue de la guillotine [...]* est accompagnée d'un long texte reproduisant le décret de culpabilité du roi, l'ordre d'exécution, la relation détaillée de son supplice ainsi que son testament. Un seul autre exemplaire de ce rare document est connu à ce jour et il se trouve à l'Université McGill.

Le texte et la gravure sont repris en avril 1793 dans le journal bilingue *The Quebec Magazine / Le Magasin de Québec*, produit par Samuel et John Neilson. La matrice de la gravure utilisée pour la feuille volante (après le 21 janvier 1793) est vraisemblablement celle qui a servi à l'impression de l'image dans le journal en avril. La matrice aurait toutefois subi de légères modifications avec l'ajout d'un titre et d'une référence au *Quebec Magazine* avant cette deuxième publication. L'affiche et le journal peuvent être consultés à la Bibliothèque nationale (site Rosemont).

Pour en savoir davantage sur la feuille volante, on peut lire l'article de Denis Martin intitulé « Une image de choc – La mort de Louis XVI », publié dans le volume 5, n° 3 (automne 1989) de la revue *Cap-aux-Diamants*. Et pour en apprendre un peu plus de façon ludique sur la Révolution française, on peut écouter la trilogie de Charles Beauchesne dans son balado intitulé *Les pires moments de l'histoire sur Radio-Canada Ohdio* (2023).



1793

MORT TRAGI

Vue de la Guillotine, ou ventée en FRANCE, cufé condamné a per-

C'est par ce supplice que l'infortuné LOUIS XVI, ROI de FRANCE, a péri sur L'échaffaud le 21 Janvier 1793.

DECRET DE LA CONVENTION NATIONALE PORTE' LES 15, 17, 19 ET 20 JANVIER 1793.
ARTICLE 1er.

La Convention Nationale déclare LOUIS CAPET, ci-devant Roi de France, coupable de conspiration contre la liberté de la Nation, et de crime contre la liberté générale de l'état.
II. La Convention Nationale déclare que LOUIS CAPET souffrira la punition de mort.
III. La Convention Nationale déclare nulle la défense de LOUIS CAPET présentée par son Conseil à la barre de l'Assemblée, et intolable appel à la Nation sur la sentence portée contre lui.
IV. Le Conseil provisoire exécutif donnera dans le jour connaissance de ce décret à LOUIS CAPET, et il prendra toutes les mesures de sûreté et de police nécessaires pour en assurer l'exécution dans vingt quatre heures à compter de moment de la notification immédiatement après l'exécution, le même conseil en rendra compte à la Convention Nationale.

Rapport au Conseil qui a communiqué le décret à LOUIS.
Le Conseil exécutif a été convoqué et assemblé de très bonne heure ce matin, afin de conférer sur l'exécution d'un décret relatif à LOUIS XVI.
Le Conseil a mandé le Maire de Paris, le Commandant Général, le président et l'accusateur public du tribunal criminel. Après avoir conféré avec ces autorités constituées, le Ministre de la justice, le président, le secrétaire, un membre du conseil exécutif, et deux membres du département se sont transportés à la Tour du Temple.

A deux heures, ils furent conduits devant LOUIS, et le ministre de la justice, en sa qualité de président du conseil exécutif, lui adressa ces mots :
LOUIS, le conseil exécutif sous sa charge de vous adresser l'extrait du procès verbal de la Convention Nationale des 15, 17, et 19 du présent mois. Le secrétaire va en faire lecture. Assis le secrétaire du conseil exécutif lut les trois premiers articles du décret rapporté ci-dessus.

Alors LOUIS observa qu'il avoit quelque chose à dire, et pétitiona la respectueuse obéissance et l'égards de tous.
" Je demande un délai de trois jours, afin de me préparer à paraître devant Dieu tout-puissant; et pour mieux me disposer, je demande la permission de me faire assister par le ci-devant Evêque de Clermont qui loge rue de Bacc N° 43.

" Je demande si personne soit à l'abri de toute espèce d'insulte, afin qu'il puisse sans crainte s'adresser à l'œuvre de charité dont il sera l'acquiescement de moi.

" Je demande à être attaché de telle manière que le conseil général de la commune n'a rien d'exercer à mon égard depuis quelque temps.

" Je demande que pendant ces trois jours il me soit permis de voir ma famille sans témoin, et toutes les fois que je le désirerai.

" Je désire que la Convention Nationale délibère le plutôt possible, sur le sort des personnes de ma famille, et qu'on leur permette de se retirer par tout où il leur plaira.

" Je recommande aux citois et à la protection de la nation toutes les personnes attachées à mon service; plusieurs d'entre elles ont éprouvé toute leur fortune pour acheter leurs places et par conséquent doivent être dans son grande intérêt.

" Parmi ceux à qui j'ai fait des pensions, il y a un grand nombre de vieillards et de gens pauvres chargés de famille nombreuse, et qui n'ont que ce que je leur donne pour subsister.
La convention après avoir entendu le rapport de Ministre, décréta que le délai de trois jours demandé par LOUIS ne sera point accordé.

Que la Municipalité continuera son inspection dans la chambre voisine de celle de LOUIS.

Quand aux autres demandes de LOUIS, la convention passe à l'ordre du jour, où la convention de comité de législation pour en décider.

ORDRE DU JOUR.
20 Janvier 1793 le 20e Anné de la République.

Le Conseil Exécutif provisoire, après avoir délibéré sur les motions à prendre pour exécuter les décrets, de la Convention Nationale des 15, 17, 19 et 20 Janvier 1793, ordonne ce qui suit.

I. Le jugement prononcé contre Louis Capet sera exécuté demain Lundi 21 de présent mois.

II. L'attaché sera dans la place de la révolution ci-devant appelée place de Louis XV, entre le piédestal et les champs Elyées.

III. LOUIS CAPET sera conduit lors du Temple à 8 heures du matin, et exécuté à midi.

IV. Des Commissaires du département, des Commissaires de la Municipalité, et deux membres du tribunal criminel assisteront à l'exécution. Le secrétaire du tribunal en fera le procès verbal; immédiatement après l'exécution, les dix commissaires et membres du tribunal en rendront compte au Conseil qui demeurera assis pendant tout ce jour.

V. LOUIS CAPET sera conduit au lieu de son supplice par les Boulevards, Par le Conseil Exécutif Provisoire.

ROLAND, | MONGE, | GARAT,
CLAVIERE, | LE BUN, | PACHE,
Par ordre du Conseil.

GROUVELLE, Secrétaire.
Détails sur le dernier Moment et sur l'Exécution de LOUIS XVI.

A 6 heures du matin, il fit ses derniers adieux à la Reine, à la Sœur, et à ses deux Enfants, et passa quelque temps avec eux. Il est impossible d'exprimer combien le moment de la séparation fut touchant; l'affliction de la Reine étoit à son comble. En conséquence des ordres du conseil, le fort de Temple à 8 heures du matin, et en même temps le cortège se mit en marche. L'Archevêque étoit assis dans la voiture du Maître, et deux capitaines de la Gendarmerie Nationale occupoient le siège sur le devant. La voiture étoit attelée de deux chevaux noirs; le Maître, le Général Jaurès, et les Officiers Municipaux la précédoient.

Un escadron de cavalerie avec six trompettes et six tambours formoit l'avant-garde; trois rangs de soldats de chaque côté entourant la voiture au devant de laquelle on traînoit trois pièces de gros canon avec tout leur attirail; des canonniers tenant la mèche allumée marchaient après.

Le cortège s'avançoit à pas lents, au son des trompettes et des tambours; les Boulevards étoient garnis de canons et bordés de rangs de gardes Nationaux avec leurs casiques déployés.

La Guillotine étoit dressée au milieu de la place, précisément en face de l'entrée de Jardin des Tuilleries, entre les avenues des champs Elyées et le piédestal de celles lequel on a renversé après la journée du 10 Août; la statue de grand père de Louis XVI.

La marche et le hennissement des chevaux, le son clair des trompettes et le bruit continu des tambours frappoient les oreilles de tous les spectateurs, et ajoutoient en quelque façon au tristement qu'imprimoit cette étrange scène.

L'échaffaud étoit très en vue et fort élevé; les maisons voisines de la place étoient remplies de femmes placées aux fenêtres, et une foule de curieux montoit dans les greniers sous les toits, regardoient en toute impudicité à travers les intervalles des ardoises et des toiles qu'on avoit tendues en esquisse.

* Cette Machine étoit formée de Malotin. Guillotin qui en proposa le plan à la première Assemblée Nationale sous le nom de Machine. Guillotin qui en proposa le plan à la première Assemblée Nationale sous le nom de Machine. Guillotin qui en proposa le plan à la première Assemblée Nationale sous le nom de Machine.

Les merveilles scientifiques

de la collection Saint-Sulpice

Charles Darwin, Louis Figuier, Isaac Newton, Louis Pasteur... Des ouvrages de scientifiques et de vulgarisateurs de renom se trouvent au sein d'une collection ancienne aujourd'hui conservée par BAnQ : la collection Saint-Sulpice hors Québec.

Anne-Marie Boisvert et Marie-France Leclerc

Bibliothécaires, Bibliothèque nationale

À l'instar d'une capsule temporelle, la collection Saint-Sulpice hors Québec témoigne d'un pan de l'activité intellectuelle et culturelle montréalaise qui s'étend sur plus de 150 ans. Elle renferme au-delà de 80 000 livres publiés à l'extérieur du Québec et embrasse tous les domaines du savoir. Parmi ces ouvrages se trouvent des écrits d'astronomie, des volumes de mathématiques, des imprimés de chimie, des traités de géologie : toutes les sciences convergent pour former un condensé des connaissances savantes, à la manière d'un cabinet de curiosités. Ici mises en exergue, les manifestations scientifiques du XIX^e siècle seront examinées en contrepoint de l'édification de ce patrimoine documentaire sans pareil.

De l'origine de la collection Saint-Sulpice

En 1844, la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice fonde une bibliothèque publique à Montréal : l'Œuvre des bons livres. Selon le catalogue de 1845, l'établissement, qui a d'abord pour vocation de promouvoir la lecture, n'est pas un haut lieu d'érudition scientifique : près de la moitié de ses 2400 ouvrages traitent de religion. Les livres consacrés aux sciences composent à peine 2 % de la collection¹.

1. Marcel Lajeunesse, *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1982, tableau II.



Aquarelle de l'architecte
Eugène Payette
représentant la
bibliothèque Saint-Sulpice,
rue Saint-Denis à Montréal,
1912. Archives nationales
à Montréal, fonds
Bibliothèque Saint-Sulpice
(MSS125, P6). Détail.





Fig. 122. L'ichthosaure et le Plésiosaure (période du lias).

En 1857, l'Œuvre des bons livres devient le Cabinet de lecture paroissial, puis, en 1884, le Cercle Ville-Marie. Durant cette période, une effervescence intellectuelle affleure grâce aux conférences qui y sont tenues. La littérature et l'histoire sont les sujets de prédilection des orateurs invités, mais quelques scientifiques prennent aussi la parole. Par exemple, le chimiste et géologue renommé Thomas Sterry Hunt sera de passage à deux reprises. Au fil des ans, différents thèmes sont à l'honneur, comme l'électricité, les comètes ou les météorites².

Entre-temps, les acquisitions pour étoffer la collection stagnent, malgré des statistiques de prêt remarquables. Il faut attendre la fin du siècle pour qu'un vent de renouveau se lève, comme en témoigne le catalogue de la bibliothèque paru en 1898. Totalisant désormais un peu plus de 11 000 livres, la collection est alors davantage diversifiée, et la science représente 3,3 % des documents classés sur les rayons³. En dépit de cette proportion modeste, on y trouve des spécimens rares emblématiques de l'histoire des sciences.

La science à la portée de tous

Alors que la collection se forme et s'enrichit, la communication scientifique prospère en Europe. Si la diffusion du savoir va de pair avec les livres depuis l'invention de l'imprimerie, ce lien trouve une nouvelle expression dans la seconde moitié du XIX^e siècle. La poussée des sciences conjuguée au progrès des techniques d'impression mène à l'âge d'or de la vulgarisation scientifique⁴. Des volumes ornés de lithographies colorées jusqu'aux petites encyclopédies abordables, le livre de sciences emprunte différentes formes pour joindre un vaste public.

2. *Ibid.*, p. 227-248.

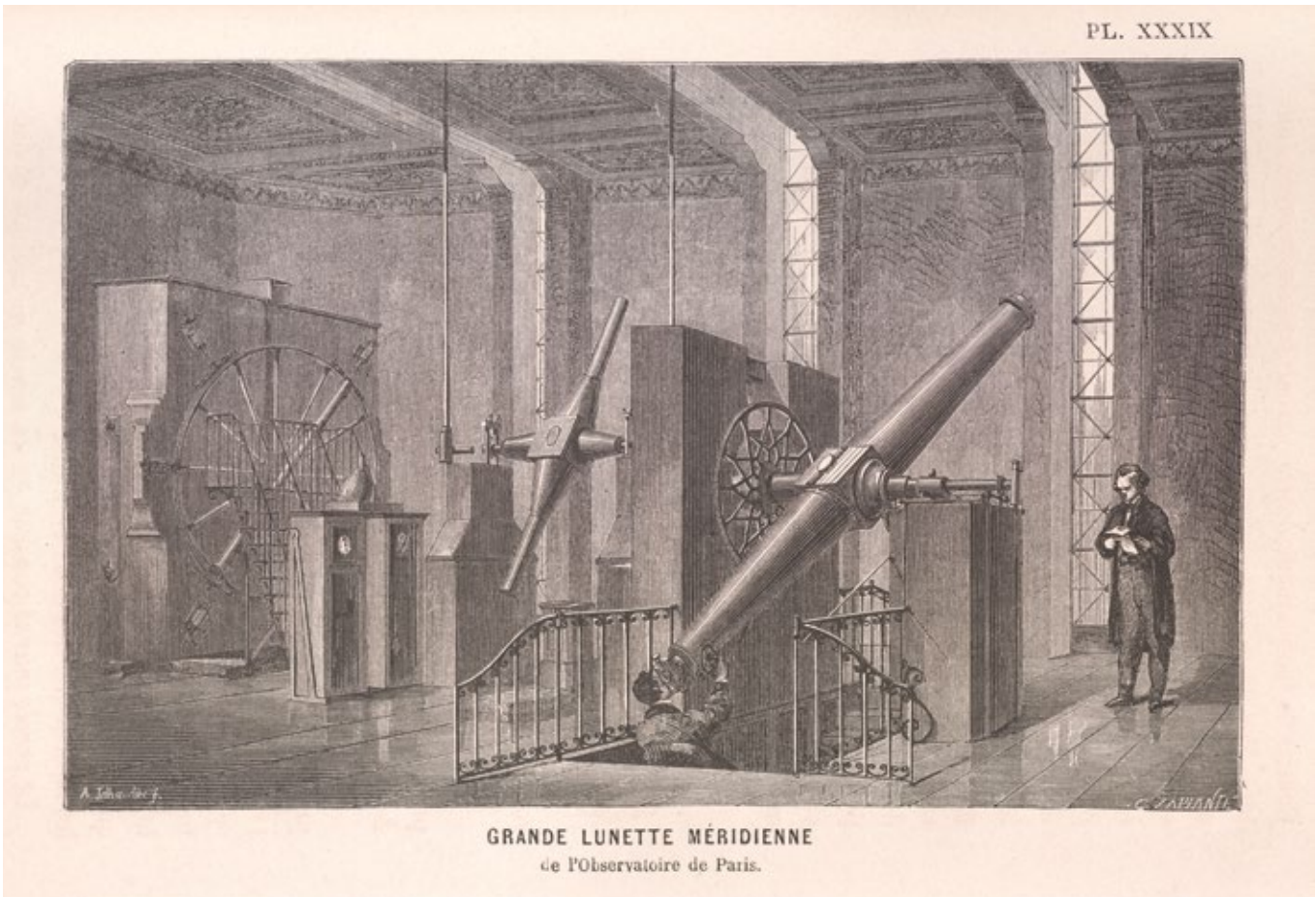
3. *Ibid.*, tableau VII.

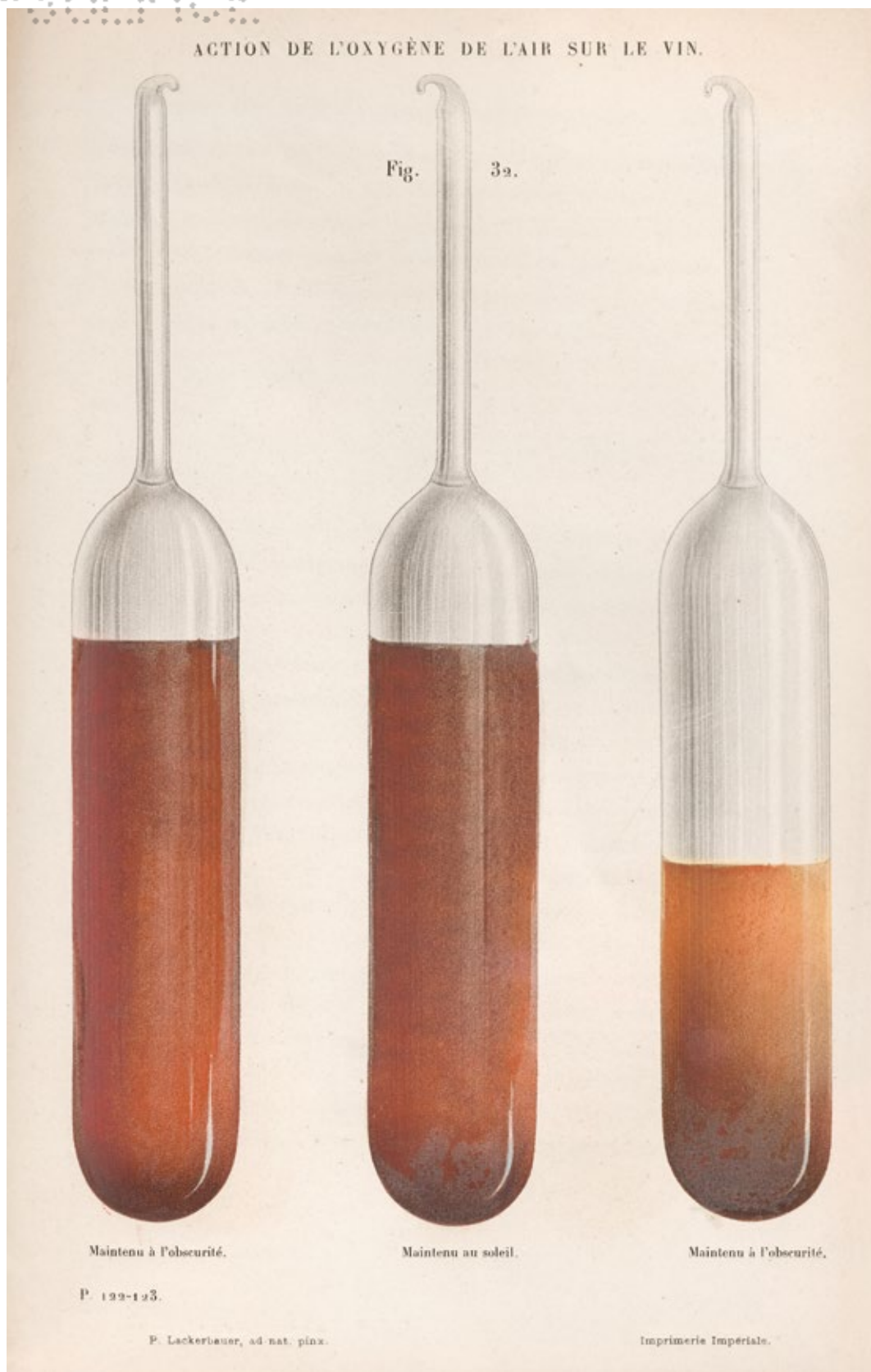
4. Bernadette Bensaude-Vincent et Anne Rasmussen, « Introduction », dans *La science populaire dans la presse et l'édition — XIX^e et XX^e siècles*, Paris, CNRS, 1997, p. 18-19.



« Bolide et sa trainée »
dans Amédée Guillemin,
*Le ciel – Notions
d’astronomie à l’usage
des gens du monde et
de la jeunesse*, 3^e éd.,
Paris, Hachette, 1866,
p. 233.

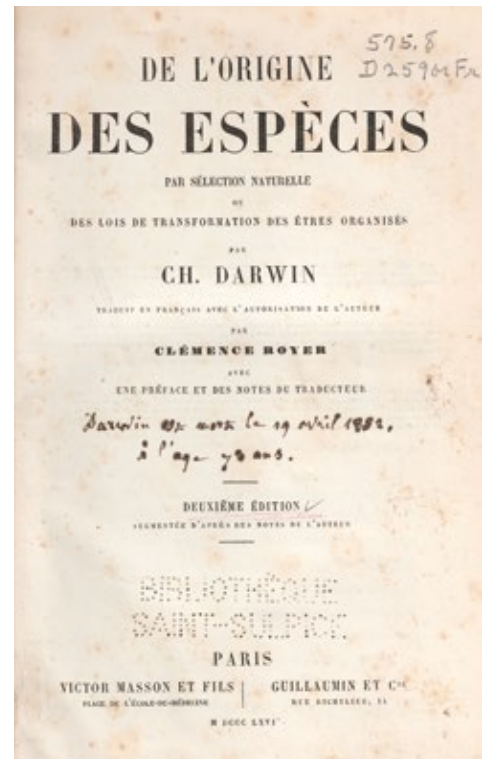
« Grande lunette méridienne
de l’observatoire de Paris »
dans Amédée Guillemin,
*Le ciel – Notions d’astronomie
à l’usage des gens du monde
et de la jeunesse*, 3^e éd., Paris,
Hachette, 1866, p. 607.





« Action de l'oxygène de l'air sur le vin » dans Louis Pasteur, *Études sur le vin – Ses maladies, causes qui les provoquent, procédés nouveaux pour le conserver et pour le vieillir*, Paris, Imprimerie impériale, 1866, p. 125.

**Charles Darwin,
De l'origine des espèces
par sélection naturelle, ou,
Des lois de transformation
des êtres organisés,
Paris, Masson et fils, 1866,
page de titre.**



Les chercheurs ont désormais accès aux travaux de pionniers comme Louis Pasteur, Marie Curie, William Ramsay, Charles Lyell, Charles Darwin ou Gaston Tissandier.

Particulièrement bien pourvue en publications françaises, la collection porte les traces de cette popularisation des sciences. De grands vulgarisateurs scientifiques figurent ainsi au catalogue de 1898. C'est le cas du prolifique Louis Figuier, auteur de *La terre avant le déluge*. Publié en 1863, ce livre raconte la préhistoire aux enfants, en s'accordant à la thèse biblique. L'artiste Édouard Riou, qui illustre aussi les romans de Jules Verne, y met en scène avec éclat la faune jurassique. Le nom d'Amédée Guillemin est lui aussi très présent dans la collection sulpicienne. Entre autres, l'écrivain scientifique rend l'astronomie accessible à tous dans *Le ciel*, ouvrage rigoureux illustré de planches splendides, dont la première édition paraît en 1864.

La collection comprend également des encyclopédies, dont une série exhaustive de la *Bibliothèque des merveilles*, publiée dès 1865 chez Hachette. Sa centaine de titres couvre tout un spectre de sujets scientifiques, allant de l'optique à la navigation aérienne. Tous ces imprimés, qui ont probablement conquis les Sulpiciens parce qu'ils réunissent « instruction, distraction et morale⁵ », participent à la mission d'éducation populaire de leur bibliothèque.

5. Bruno Béguet, « Lectures de vulgarisation scientifique au XIX^e siècle », dans *La science populaire dans la presse et l'édition — XIX^e et XX^e siècles*, Paris, CNRS, 1997, p. 57.

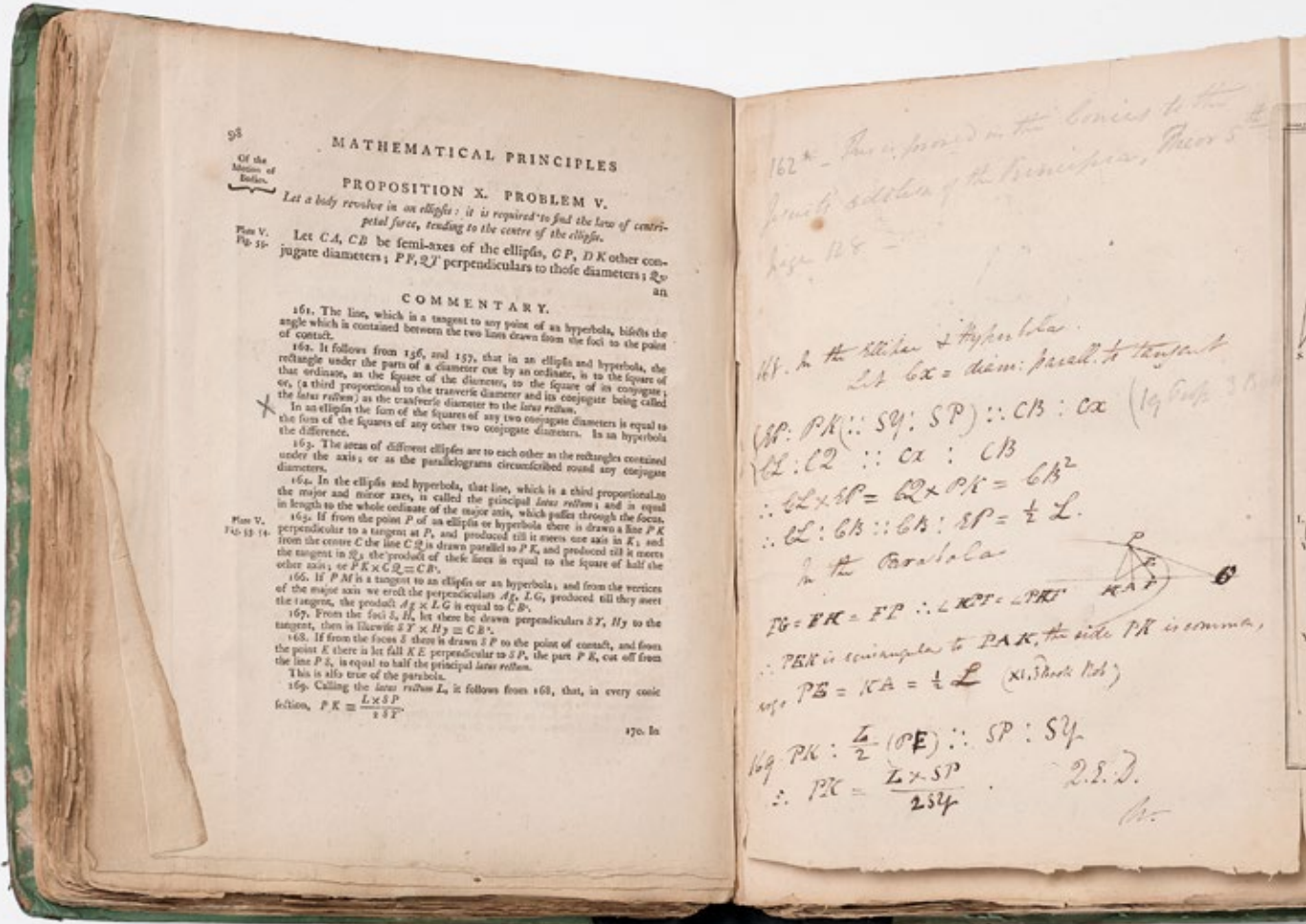
Vers une bibliothèque de recherche

Au début du XX^e siècle, le besoin d'une bibliothèque d'envergure se fait sentir dans le Quartier latin de la métropole, notamment en raison des activités de l'Université Laval à Montréal. Les Sulpiciens proposent l'idée novatrice d'une institution publique et de recherche : la bibliothèque Saint-Sulpice. À son ouverture en 1915, celle-ci compte déjà quelque 100 000 ouvrages⁶. Son conservateur, Ægidius Fauteux, développe la collection héritée du Cercle Ville-Marie en réalisant d'importantes acquisitions lors de voyages en Europe et aux États-Unis.

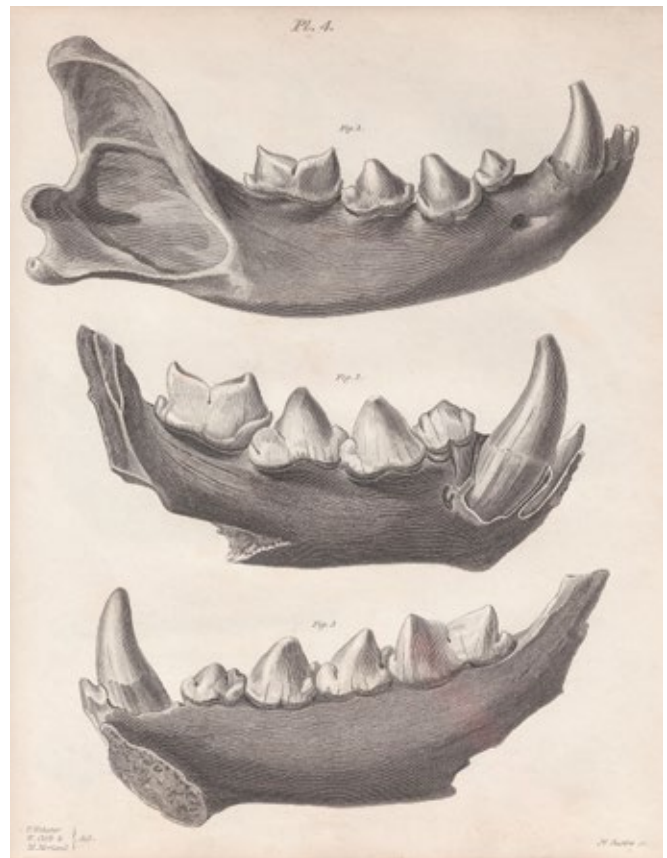
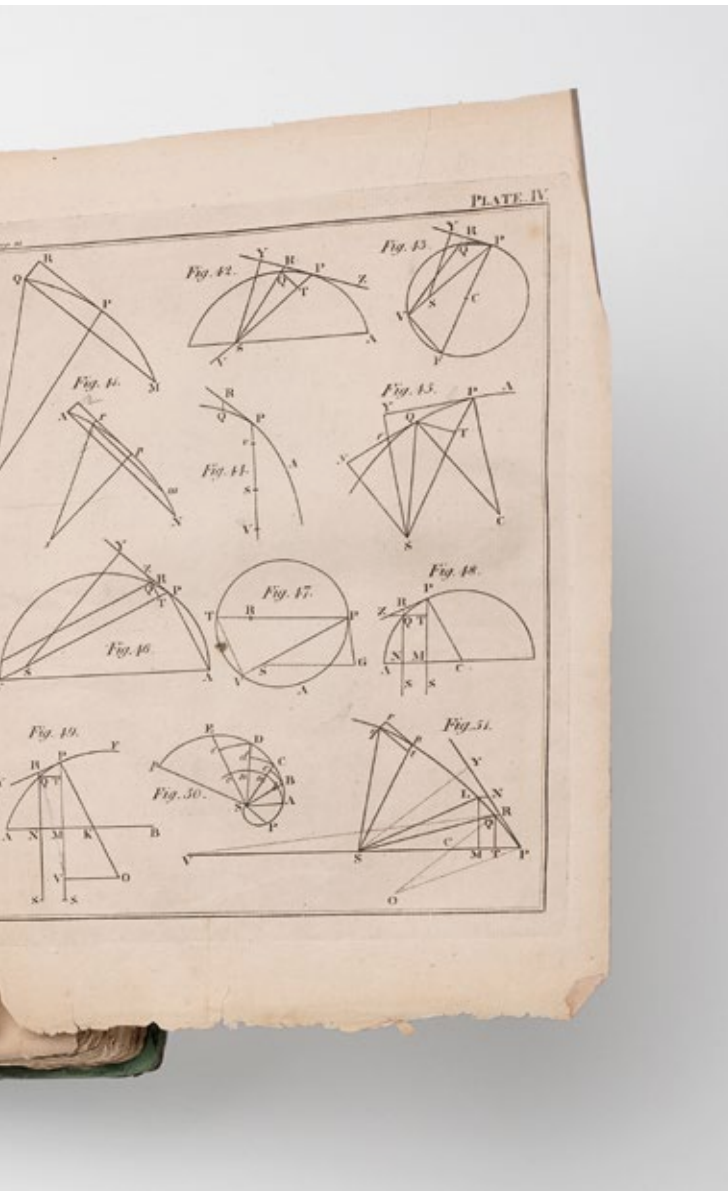
Répondant à la double mission de la bibliothèque Saint-Sulpice et aux besoins de sa clientèle universitaire, l'offre documentaire se spécialise. En effet, un survol des fiches du catalogue de l'institution révèle, entre autres, une affluence de livres de sciences⁷. Des monuments de la littérature savante jusqu'alors absents des rayons intègrent la collection sulpicienne. Les chercheurs ont désormais accès aux travaux de pionniers comme Louis Pasteur, Marie Curie, William Ramsay, Charles Lyell, Charles Darwin ou Gaston Tissandier.

6. Marcel Lajeunesse, *Lecture publique et culture au Québec — XIX^e et XX^e siècles*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2004, p. 106.

7. Les fiches catalographiques répertoriant les documents de la collection Saint-Sulpice hors Québec sont accessibles sur BANQ numérique. Voir le document *Fichier Saint-Sulpice (1913-1967)*.



Isaac Newton,
**The Mathematical
 Principles of Natural
 Philosophy**, Londres,
 A. Strahan, 1802,
 p. 98 et planche IV.



« Outside View of the Right Lower Jaw of the Modern Cape Hyæna [...] » dans William Buckland, *Reliquiæ diluvianæ; or, Observations on the Organic Remains Contained in Caves, Fissures, and Diluvial Gravel*, Londres, John Murray, 1823, p. 263.

Parmi ces documents, notons un exemplaire très utilisé de l'édition de 1802 de *The Mathematical Principles of Natural Philosophy* d'Isaac Newton, ouvrage fondateur de la mécanique classique. La collection comprend également la seconde édition française, datée de 1866, *De l'origine des espèces*, où Charles Darwin énonce sa théorie de l'évolution. Aux côtés de ces œuvres qui font école, on trouve des ouvrages aux conceptions obsolètes, mais qui n'en sont pas moins significatifs, comme la première édition de *Reliquiæ diluvianæ* de William Buckland, parue en 1823. Défenseur du catastrophisme, le paléontologue britannique y associe la découverte de fossiles au Déluge biblique. La collection Saint-Sulpice tend ainsi à représenter plus exhaustivement le savoir scientifique, passé et actuel.

Sans avoir une vocation purement scientifique, les différentes incarnations des bibliothèques sulpiciennes ont réservé, sur leurs étagères, un espace croissant aux livres de sciences. Fait important, l'absorption de la bibliothèque Saint-Sulpice par la Bibliothèque nationale du Québec en 1968 a assuré la pérennité de sa collection d'ouvrages publiés hors Québec. Dans la pratique, la conservation des livres des Sulpiciens sert de rempart pour protéger la culture savante d'autrefois. Qui plus est, la collection permet aux chercheurs d'accéder à un patrimoine d'une richesse indéniable : des ouvrages remarquables et parfois uniques au sein des bibliothèques québécoises.

Parmi les archives privées que conserve BANQ, on en trouve peu concernant l'électricité et les télécommunications, des services pourtant essentiels. Acquis en 2019, le fonds d'archives de l'ingénieur Augustin Frigon invite à découvrir sa vie, sa formation et ses réalisations professionnelles.

Augustin Frigon

Un ingénieur passionné d'électricité et de radiodiffusion

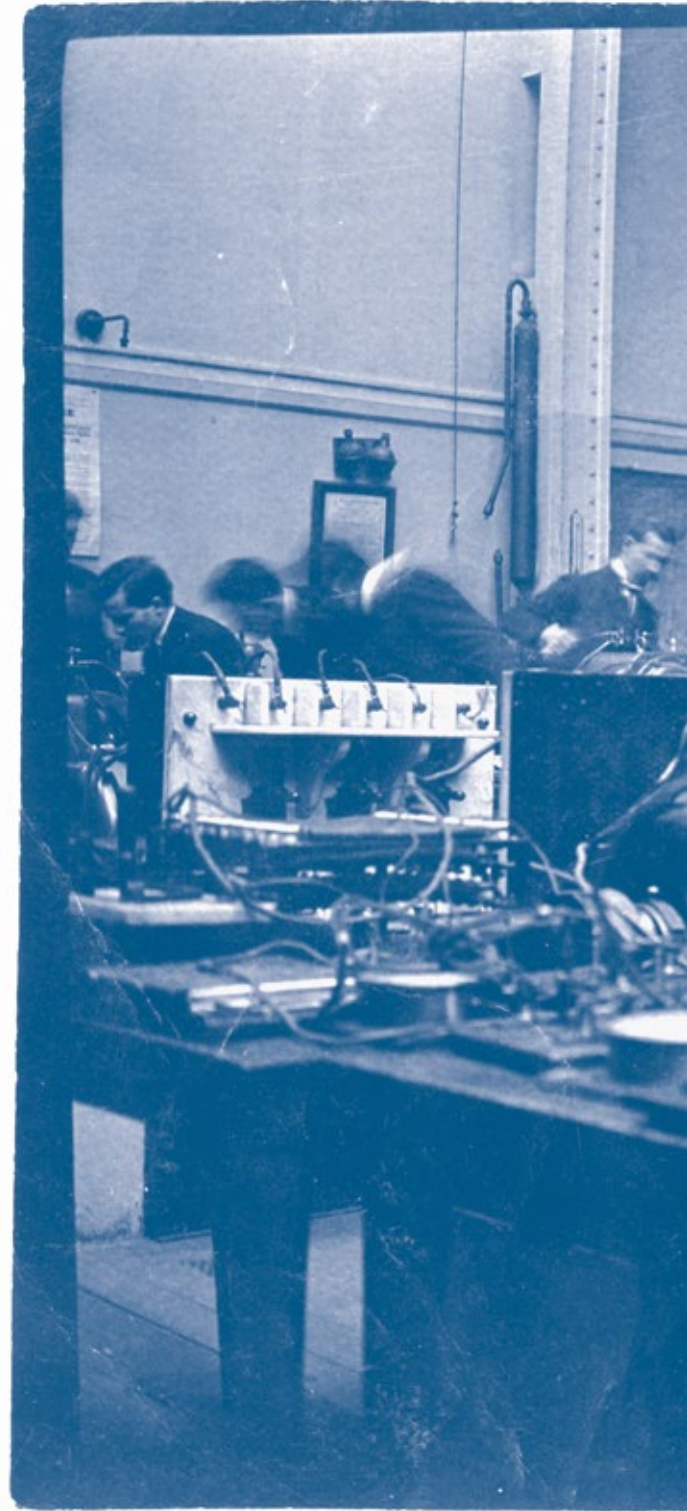
Mireille Lebeau

Archiviste, Archives nationales à Montréal

Depuis le milieu du XIX^e siècle, l'Occident connaît une effervescence portée par les inventions touchant les télécommunications, les transports et le secteur de l'énergie. Bell, Marconi, Edison, les frères Wright, Benz et Tesla s'imposent dans leur domaine respectif. Au Canada, un ingénieur peu connu du public, Augustin Frigon, compte parmi les acteurs importants dans le développement d'un réseau de radiodiffusion pancanadien à partir des années 1930.

Né à Montréal en 1888, Augustin Frigon termine des études en génie électrique à l'École Polytechnique de Montréal en 1909. Le jeune étudiant saisit déjà l'importance de l'énergie générée par l'électricité et, rapidement, il s'intéresse au potentiel et aux bénéfices de la radiodiffusion. En 1917, l'ingénieur de 29 ans est nommé professeur titulaire d'« élec-

trotechnie » par son alma mater. Esprit curieux et animé d'une grande soif de savoir, il obtient l'autorisation de son employeur de parfaire ses connaissances à Paris et quitte le Québec en 1920 avec son épouse et ses deux enfants. Deux ans plus tard, il revient au pays après avoir été le premier Canadien français à obtenir un doctorat en sciences appliquées de l'Université de Paris (Sorbonne). En 1923, il devient directeur des études de l'École Polytechnique; une autre première pour un Canadien français.





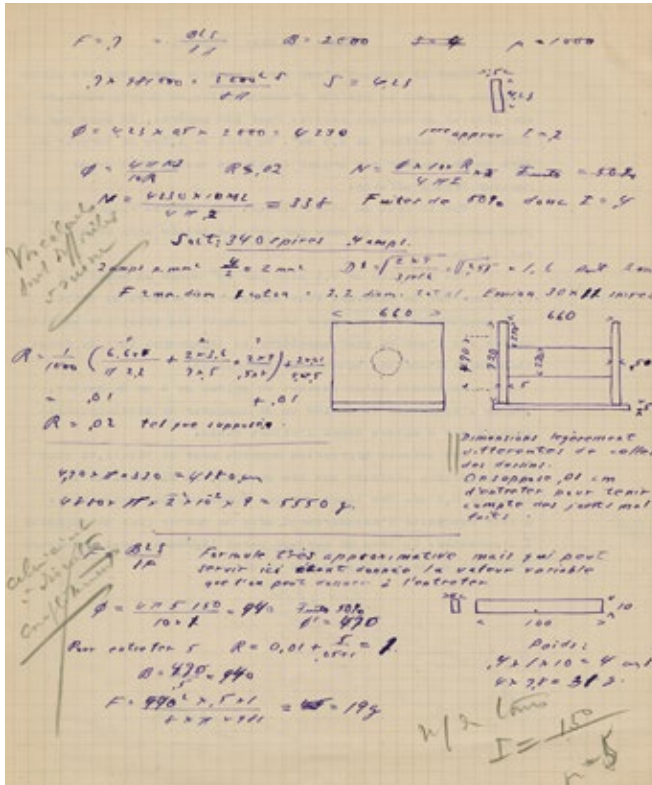
« Le commerce de l'électricité doit être administré, non pas dans l'intérêt d'un certain nombre d'individus, mais en vue du bien-être du public en général. »

— Augustin Frigon, *Le Devoir*, 17 janvier 1936, p. 3.

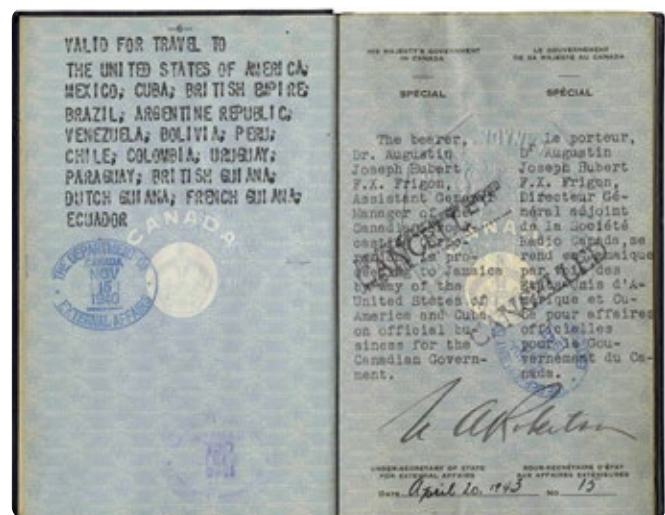
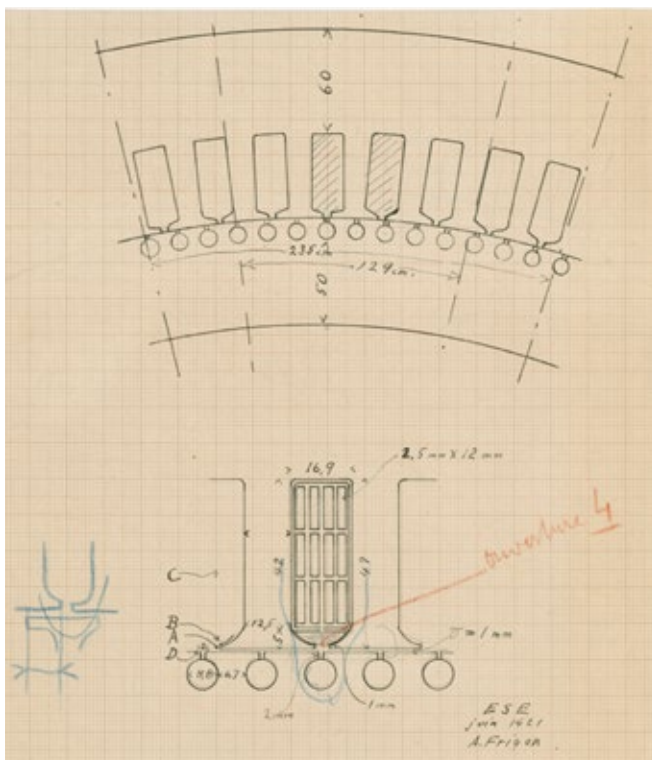
Augustin Frigon au milieu du groupe du laboratoire de l'École supérieure d'électricité à Paris, 1921. Archives nationales à Montréal, fonds Augustin Frigon (P10011, S1, D5).

PHOTOGRAPHE NON IDENTIFIÉ.

Calculs et dessins techniques réalisés par Augustin Frigon à l'École supérieure d'électricité de Paris, 1921. Archives nationales à Montréal, fonds Augustin Frigon (P10011, S1, D5).



Augustin Frigon, à l'extrême droite, en compagnie d'autres participants de la Conférence internationale des radiocommunications du Caire en Égypte, 1938. Archives nationales à Montréal, fonds Augustin Frigon (P10011, S4, SS2, D6). PHOTOGRAPHE NON IDENTIFIÉ.



Passeport d'Augustin Frigon lors d'un voyage en Jamaïque à titre de directeur général adjoint de Radio-Canada, avril 1943. Archives nationales à Montréal, fonds Augustin Frigon (P10011, S1, D1).



Reconnu par ses pairs pour ses connaissances technologiques et scientifiques, Frigon siège à la commission royale Aird sur la radiodiffusion (1928-1930). Celle-ci recommande la création d'un réseau d'État qui voit le jour le 2 novembre 1936. D'abord directeur adjoint de CBC/Radio-Canada, il est ensuite directeur général de 1944 à 1951. Il décède à l'été 1952, soit quelques mois avant l'inauguration de la télévision de Radio-Canada.

Outre ses fonctions professionnelles, Augustin Frigon aspire à mettre en valeur les connaissances et les savoirs scientifiques et techniques des Canadiens français auprès du public francophone. En témoigne sa collaboration à la fondation en 1915 de la *Revue trimestrielle canadienne*, qu'il dirige jusqu'en 1935. En 1923, accompagné notamment de Victor Doré, du frère Marie-Victorin, d'Édouard Montpetit et de Léo Pariseau, Frigon siège au bureau provisoire chargé de jeter les bases de l'Acfas. Puis, alors qu'il est directeur adjoint de CBC/Radio-Canada, il parvient avec Aurèle Séguin à convaincre la société d'État fédérale de créer un canal de diffusion d'émissions de radio éducatives, Radio-Collège. De nombreux intellectuels québécois y participeront entre 1941 et 1956.

Le fonds d'archives Augustin Frigon offre une incursion dans les champs d'expertise de l'ingénieur. Il illustre ses efforts, d'une part, pour la diffusion et la vulgarisation des connaissances scientifiques et, d'autre part, pour la valorisation des apprentissages techniques. Des documents concernent son parcours de formation constitué de recherches en électricité de même que ses fonctions professionnelles au sein de la firme d'ingénieurs-conseils Surveyer et Frigon et de la commission Aird. Plusieurs autres documents témoignent de son passage en tant qu'administrateur à CBC/Société Radio-Canada de 1936 à 1951.

On découvre aussi dans le fonds Frigon ses textes d'allocutions et de conférences portant sur la formation scientifique et technique qui, grâce à ses talents de vulgarisateur, s'avèrent très accessibles. On dénote son enthousiasme lorsqu'il discourt sur les bénéfices de la radiodiffusion, source de démocratisation des savoirs scientifiques, artistiques ou techniques. Ses archives comportent aussi des épreuves photographiques, dont des portraits et des images saisies lors de voyages professionnels dans l'Ouest canadien, aux États-Unis et en Égypte, ainsi que des documents qui intéresseront les amateurs de recherches sur la famille Frigon.

LE CHEMIN PROSPÈRE DE LA FAMILLE GAGNON

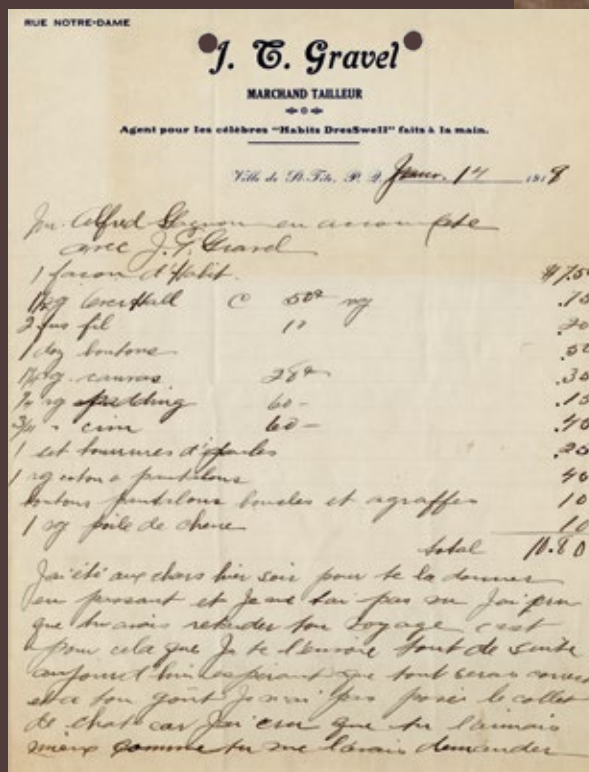
Élaine Bérubé

Archiviste-coordonnatrice
Archives nationales à Trois-Rivières

Au début du xx^e siècle, alors que l'Abitibi s'ouvre au peuplement et que les gouvernements investissent dans l'amélioration du réseau routier, la famille de Joseph Alfred Gagnon s'engage avec vigueur dans le développement socio-économique rural. De leur petit village de Saint-Prospere-de-Champlain en Mauricie, Joseph Alfred et ses frères étendent et diversifient leurs activités en s'associant avec d'autres marchands et en investissant dans des propriétés minières et immobilières. Pendant la Première Guerre mondiale, ils participent aussi à l'effort de guerre en construisant la Fonderie d'acier des Trois-Rivières à laquelle est confiée la fabrication d'obus et d'autres munitions.

Grâce à sa riche correspondance d'affaires, à ses bilans financiers et à ses photographies, le fonds d'archives de la famille Gagnon (P157) permet d'élargir notre compréhension du développement routier et ferroviaire au Québec. Soigneusement préservés durant un siècle dans la demeure familiale, les documents ont récemment été offerts à BAnQ, qui les conserve aux Archives nationales à Trois-Rivières.

On y trouve des témoins importants de la colonisation de l'Abitibi, des conditions de travail sur les chantiers, de la mobilité des gens d'affaires et des communications dans les entreprises familiales. De Saint-Éleuthère (aujourd'hui Pohénégamook) à Amos, en passant par Cap-Santé, Neuville, Montréal, Trois-Rivières ou Saint-Prospere-de-Champlain, la famille de Joseph Alfred Gagnon se taille un chemin dans notre histoire.



Extrait d'un état de compte et d'une lettre de J. A. Gravel, tailleur, à son beau-frère Alfred Gagnon, 14 janvier 1919. Archives nationales à Trois-Rivières, fonds Famille Gagnon (P157).

PHOTOGRAPHE NON IDENTIFIÉ.



J. Alfred Gagnon, à l'extrême droite, posant avec les travailleurs du chantier de construction du chemin de fer Transcontinental, à Saint-Éleuthère (aujourd'hui Pohénégamook), vers 1908. Archives nationales à Trois-Rivières, fonds Famille Gagnon (P157).

PHOTOGRAPHE NON IDENTIFIÉ.

1908

Première classe de physique à Rimouski, 1869. Archives nationales à Rimouski, fonds du Séminaire Saint-Germain de Rimouski (P60).

PHOTOGRAPHE NON IDENTIFIÉ.

Des photographies exceptionnelles et des cahiers de notes ouvrent une fenêtre fascinante sur l'éducation que recevaient nos ancêtres. Classés « Patrimoine culturel », les fonds d'archives du Séminaire de Rimouski, de ses écoles annexes et de prêtres y enseignant illustrent l'avancement des sciences au Québec au cours d'un siècle de transformation.



L'enseignement des sciences en transformation

L'exemple de Rimouski

Guillaume Marsan et Simon Rioux

Archiviste-coordonnateur et technicien en documentation,
Archives nationales à Rimouski

Au gré de l'évolution de la société québécoise et des découvertes scientifiques, l'enseignement des sciences au Séminaire de Saint-Germain-de-Rimouski se transforme. Les paradigmes scientifiques évoluent, que ce soit dans le domaine de la physique, de la chimie ou de l'astronomie. Les préceptes scientifiques qui sont alors enseignés au cours classique et dans la formation des futurs prêtres côtoient l'éducation théologique et humaniste, le Séminaire étant une institution de nature religieuse. Au fil des années, l'enseignement se diversifie et se spécialise, tout en étant teinté par le territoire régional et les activités économiques qui y sont pratiquées.

La création du Séminaire de Rimouski

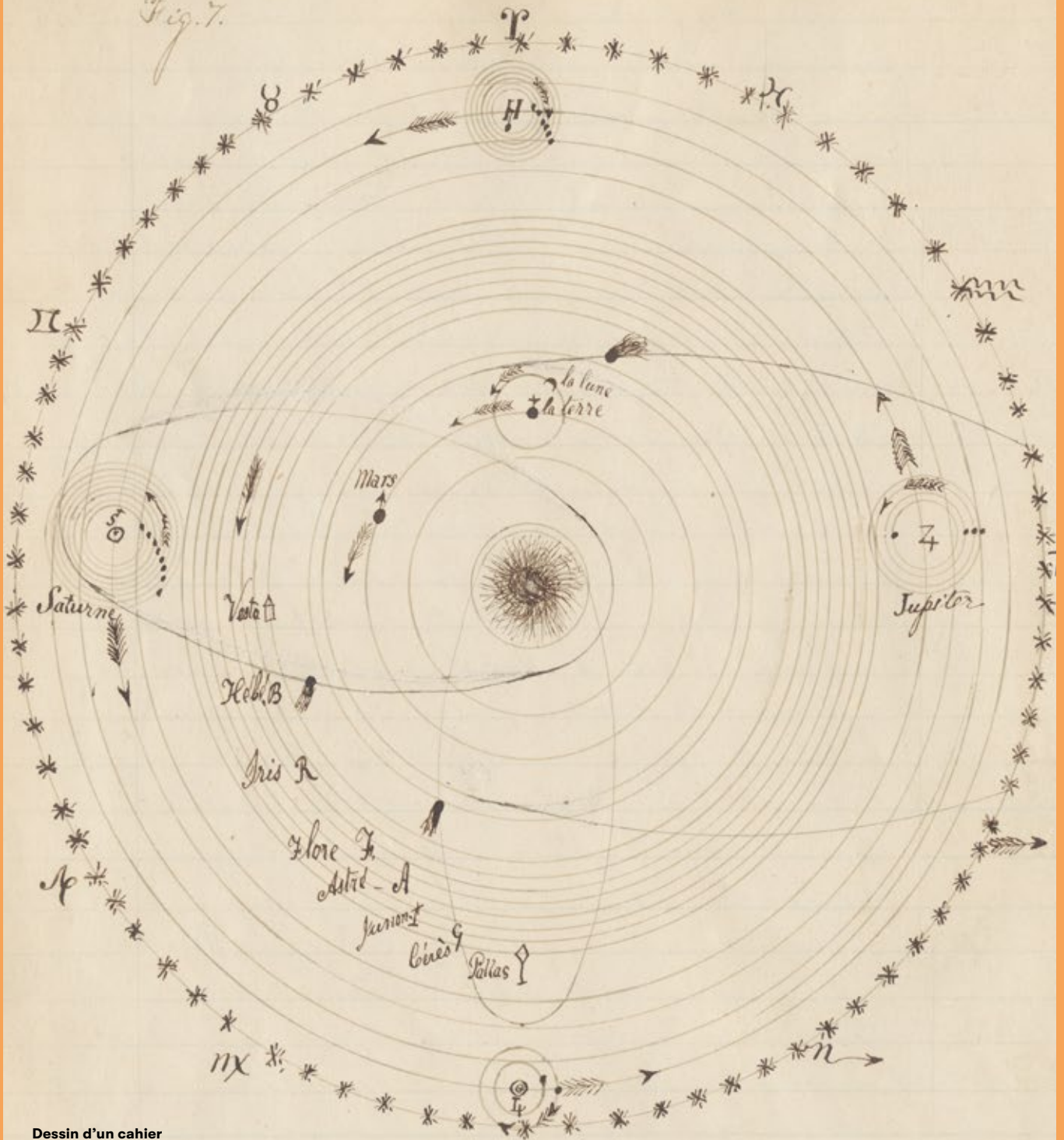
Le diocèse de Rimouski est créé en 1867. À cette époque, il couvre presque tout l'est du Québec, y compris la Gaspésie et même une partie de la Côte-Nord. Les autorités ecclésiastiques désirent ouvrir un établissement d'enseignement religieux et classique qui accueillera les jeunes de la région. Dès 1870, le Séminaire diocésain est officiellement fondé à Rimouski, succédant au collège industriel dans lequel il y avait un cours classique incomplet depuis 1863 et où on enseignait déjà le latin.

L'institution est composée d'un petit séminaire (visant l'éducation de l'élite sociale et intellectuelle par le cours classique) et d'un grand séminaire (pour l'enseignement supérieur des futurs prêtres). Elle est financée en partie par les paroissiens du diocèse et en partie par l'Université Laval. Les bâtiments qui abritent les deux séminaires sont situés sur le site du cégep actuel. Ils seront modifiés au fil du temps et de nombreux incendies.



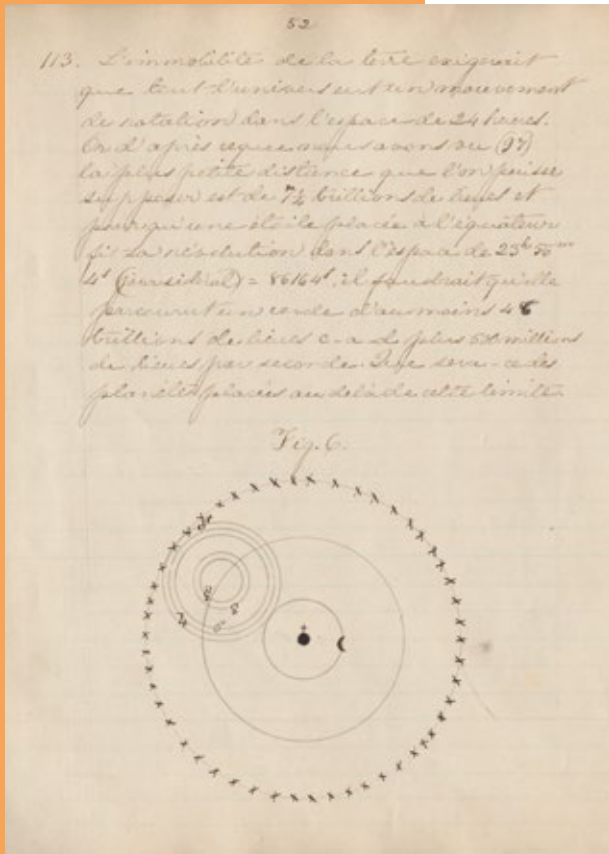
« Incendie du Séminaire de Rimouski » dans *L'Opinion publique*, vol. 12, n° 18, 5 mai 1881, p. 207.

Fig. 7.



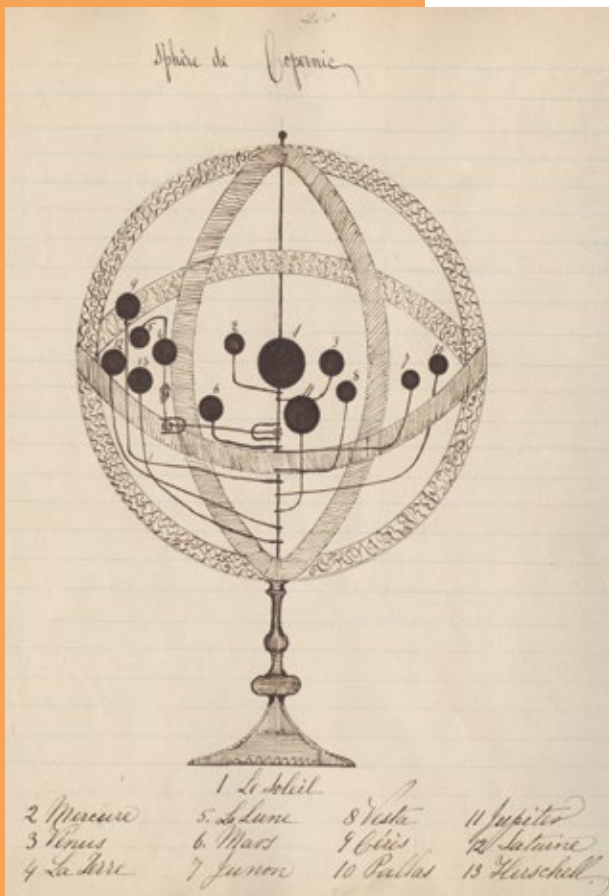
Dessin d'un cahier
d'enseignant illustrant
l'héliocentrisme, qui
place le Soleil au centre
du système solaire,
années 1870?.

Archives nationales
à Rimouski, fonds
Jean-Baptiste-Alphonse
Bélanger (P64, P1).



Dessin d'un cahier d'enseignant illustrant le géocentrisme, qui place la Terre au centre de l'univers, années 1870?. Archives nationales à Rimouski, fonds Jean-Baptiste-Alphonse Bélanger (P64, P1).

Sphère de Copernic illustrée dans un cahier d'enseignant, années 1870?. Archives nationales à Rimouski, fonds Jean-Baptiste-Alphonse Bélanger (P64, P1).



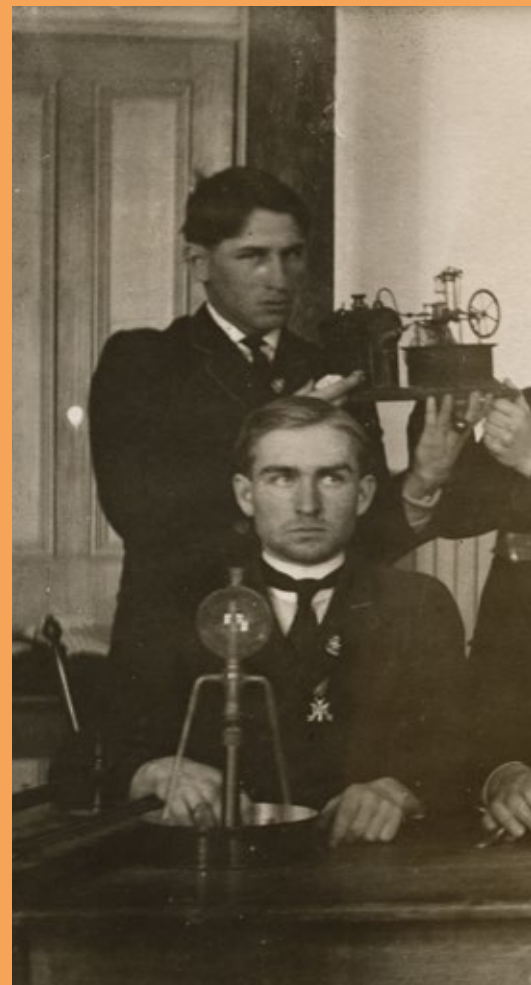
L'évolution de l'enseignement des sciences

Vers la fin du XIX^e siècle, la formation habituelle au cours classique dure six ans. Pendant cette période, les élèves suivent entre autres des cours de mathématiques, de physique, de chimie, de géologie, de botanique et d'astronomie, en plus des cours d'humanités, de belles-lettres, de rhétorique et de théologie. L'enseignement des sciences côtoie en effet l'enseignement religieux, offrant une éducation complète à l'élite et aux futurs prêtres, comme le démontre la devise de l'établissement « *scientia et fide* », ou « la science et la foi ». C'est dans les deux dernières années du cours classique que sont principalement enseignées les sciences et la rhétorique.

À cette époque de grandes découvertes et d'avancées dans le domaine des sciences, la matière présentée aux élèves trace un portrait des multiples préceptes et théories scientifiques du moment. Il est d'ailleurs intéressant de constater dans les archives de notes de cours de professeurs que se côtoient par exemple, en astronomie et en cosmologie, de superbes illustrations représentant des théories opposées telles que le géocentrisme (les astres tournent autour de la Terre, cette dernière occupant la position centrale) et l'héliocentrisme (le Soleil se trouve au centre du système).

**Laboratoire de la station
biologique de Trois-Pistoles,
1931. Archives nationales
à Rimouski, fonds André-
Albert Dechamplain (P71).**

PHOTO : ANDRÉ-ALBERT DECHAMPLAIN.



La spécialisation de l'enseignement

Dès les années 1920, le Séminaire développe et diversifie son offre d'enseignement. Il s'ancre dans son propre territoire en s'arrimant aux activités économiques qui le caractérisent. Il s'adapte aussi aux grands bouleversements de la société.

À Rimouski, plusieurs écoles spécialisées affiliées au Séminaire voient le jour. À titre d'exemple, l'École moyenne d'agriculture, qui ouvre ses portes en 1926, enseigne les techniques novatrices de l'époque. Les élèves devront à la fin de leur formation maîtriser les notions récentes en agronomie. L'Institut de technologie forme des techniciens compétents en métiers pratiques et industriels à partir de 1936. L'École de marine voit quant à elle le jour en pleine Seconde Guerre mondiale, en 1944, offrant une expertise en navigation et en mécanique navale. On y enseigne, entre autres matières, la thermodynamique, la radiotélégraphie et l'astronomie. L'institution se munit même d'un « navire-école », *Le Saint-Barnabé*, qui fera la fierté de l'établissement.

D'autres initiatives voient le jour au Bas-Saint-Laurent et en Gaspésie. Pensons par exemple à la Station biologique, implantée à Trois-Pistoles par l'Université Laval et active de 1931 à 1936, qui vise l'étude des pêcheries et de la vie marine.

Le Séminaire de Rimouski
diversifie son offre
d'enseignement, s'ancre
dans son territoire et s'adapte
aux grands bouleversements
de la société.



Adélar Godbout, en haut à droite, dans la classe de physique du Séminaire de Rimouski de 1912-1913. Archives nationales à Rimouski, fonds Joseph-Alphonse Moreault (P78).

PHOTOGRAPHE NON IDENTIFIÉ.

Des diplômés très connus

Certains diplômés du Séminaire de Rimouski contribueront à faire évoluer l'enseignement et les sciences au Québec. Par exemple, l'agronome Adélar Godbout, qui deviendra ministre de l'Agriculture puis premier ministre du Québec, fait adopter en 1943 la *Loi concernant la fréquentation scolaire obligatoire*. Dorénavant, garçons et filles de 6 à 14 ans doivent aller à l'école. Mentionnons aussi Louis Bérubé, pionnier dans les coopératives, l'enseignement et le développement de l'industrie des pêches au Québec au milieu du xx^e siècle, entre autres avec la fondation en 1947-1948 de l'École d'apprentissage en pêcheries de Grande-Rivière.

À partir des années 1930, le gouvernement du Québec prend graduellement une plus grande place par rapport au clergé dans le financement et l'administration de l'enseignement, partout au Québec. À la suite de la publication du rapport Parent (1963-1964) et de l'imposante réforme de l'éducation qu'il entraîne, cette implication du gouvernement mènera à la création du réseau des collèges d'enseignement général et professionnel en 1967, qui inclut le cégep de Rimouski, et de l'Université du Québec à Rimouski en 1969.



Navire-école Saint-Barnabé, vers 1958. Archives nationales à Rimouski, fonds Congrégation des Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire (P1001).

PHOTOGRAPHE NON IDENTIFIÉ.



Cahiers d'enseignement, entre 1879 et 1887. Archives nationales à Rimouski, fonds Jean-Baptiste-Alphonse Bélanger (P64).

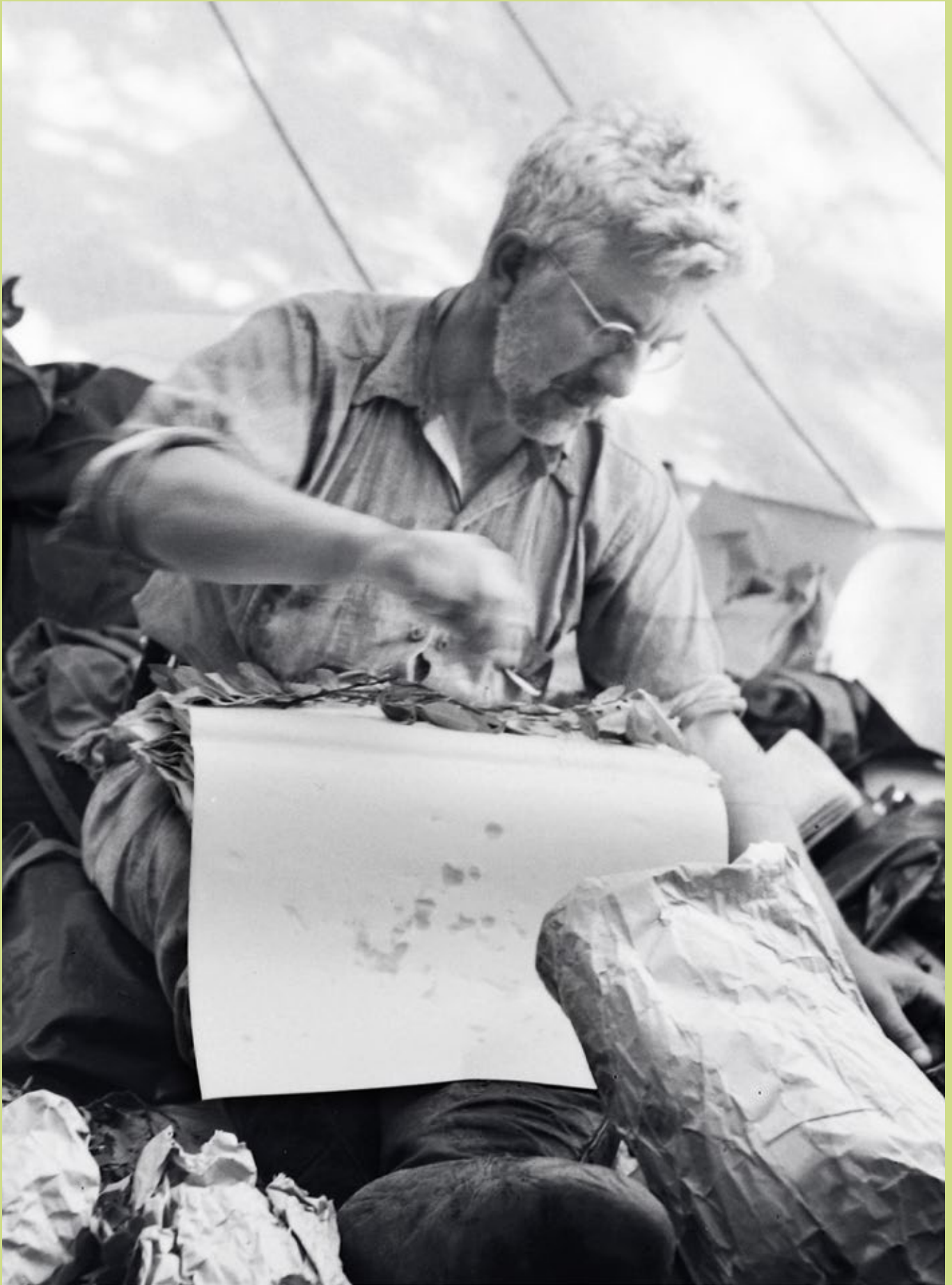
PHOTOGRAPHE NON IDENTIFIÉ.

De riches fonds d'archives

Les fonds d'archives du Séminaire de Rimouski, qui sont inscrits au Répertoire du patrimoine culturel du Québec, contiennent entre autres une collection de photographies exceptionnelles et des documents et cahiers de notes de cours rédigés par les différents enseignants qui y ont œuvré. Ils sont conservés aux Archives nationales à Rimouski. Ces documents permettent de porter un regard sur un siècle au cours duquel les sciences et l'enseignement évoluent rapidement, dans un contexte régional teinté par l'industrie locale, les besoins de la population et les caractéristiques physiques de la région.

Des legs de cette période d'évolution faste de l'enseignement des sciences sont toujours observables aujourd'hui à Rimouski dans les différentes institutions d'enseignement supérieur que l'on trouve sur le territoire. L'Institut maritime du Québec et l'Institut des sciences de la mer, par exemple, sont aujourd'hui deux établissements incontournables dans le domaine de la formation et de la recherche navales, maritimes et océanographiques au Canada.

Pour en savoir plus, on pourra consulter l'ouvrage de Sylvain Gosselin (et autres), *Le Séminaire de Rimouski, ses écoles, ses œuvres* (2013) et celui de Louise Bienvenue, Ollivier Hubert et Christine Hudon, *Le collège Classique pour garçons – Études historiques sur une institution québécoise disparue* (2014).



Jacques Rousseau occupé
au séchage des plantes,
mont Otish, Ungava, 1949.
Archives nationales à
Québec, fonds Ministère
de la Culture et des
Communications,
Office du film du Québec
(E6, S7, SS1, P71429). Détail.

PHOTO : RENÉ POMERLEAU.

Jacques Rousseau

Jacques Rousseau est bien connu dans le monde de la botanique. Des recherches récentes ont permis de montrer qu'il est l'auteur d'un tapuscrit anonyme conservé aux Archives nationales à Sept-Îles. Ce document révèle entre autres des éléments sur les relations du scientifique avec les communautés autochtones.

Botaniste, ethnologue et bâtisseur de l'Acfas

Émile Duchesne

Doctorant en anthropologie, Université de Montréal

De passage aux Archives nationales à Sept-Îles, je mets la main sur un document dactylographié anonyme. Il s'agit d'une série de notes numérotées portant les initiales « J. R. »¹ qui détaillent des éléments très précis des journaux de voyages au Labrador des missionnaires Louis Babel et Charles Arnaud entre 1866 et 1873².

Le ton du commentateur alterne entre humour et érudition. Il évoque de grands voyages qu'il a faits avec les Innus, les Cris et les Inuits. Il s'attarde longuement aux noms des plantes en français et en innu, et il ne manque pas de se moquer de la naïveté et des bourdes des pères oblats.

1. Voir Émile Duchesne, « Un inédit de Jacques Rousseau retrouvé aux Archives nationales du Québec à Sept-Îles », *Littoral*, n° 16, automne 2021, p. 54. Le document, un tapuscrit de 66 pages, s'intitule Notes relatives aux journaux de voyages des pères Babel et Arnaud. Il date du début des années 1950. Il est conservé par BAnQ dans le fonds Louis Babel (ZC1).
2. Chaque note du tapuscrit renvoie à un chiffre tracé au crayon de plomb dans les journaux de voyages (un épais document dactylographié et relié).

Journal de voyages du père
Louis Babel au Labrador,
p. 4, entre 1866 et 1875.
Archives nationales
à Sept-Îles, fonds
Louis Babel (ZC1).
Détail.


Le chiffre « 2 » tracé au
crayon de plomb au-dessus
de « Mr Comeau » renvoie à
la note 2 des Notes relatives
aux journaux de voyages
des pères Babel et Arnaud.

Il est arrivé trop tard malgré la promptitude de son voyage.
Mr 11----- Calme; je ne suis arrivé que tard à la ^{Punta} pointe des
Monts, place mystérieuse où je fais mon purgatoire
lorsque je m'y arrête. Les langues y sont toujours bien affilées.
J'ai trouvé Mr Bédard bien malade.
[2] 12 ---Nous avons touché à la Trinité pour y déposer des
effets appartenant à Mr Comeau. Après avoir passé
quelques temps à terre nous avons levé l'ancre pour profiter
d'une brise de S.O. qui a mené jusqu'à l'île aux-oeufs.
Le vent contraire et la pluie nous ont obligés de profiter de
l'excellent mouillage que l'on trouve entre cette île et la

Notes relatives aux
journaux de voyages des
pères Babel et Arnaud,
p. 1, vers 1950. Archives
nationales à Sept-Îles,
fonds Louis Babel (ZC1).

NOTES RELATIVES AU JOURNAUX
DE VOYAGES DES PERES BABEL ET ARNAUD*

1. Le navire est destiné à la côte nord. Les Montagnais, alors comme aujourd'hui, devaient voyager en canots dans leurs territoires de chasse. Sur la côte Nord, le bouleau à papier (Betula papyrifera) est généralement trop rare et trop petit pour servir à la fabrication des canots. De là la nécessité d'importer de l'écorce des environs de Québec. Aujourd'hui les Montagnais ne revêtent plus la charpente de leurs canots d'écorce mais de canevas. JR
2. Napoléon Comeau, trappeur, commerçant de fourrure, naturaliste amateur, l'une des figures les plus pittoresques de la côte Nord pendant au-delà de cinquante ans. On lira avec intérêt: Comeau, Napoléon-A. La vie et le sport sur la côte Nord du Bas Saint-Laurent et du golfe. Traduit de l'anglais par Nazaire LeVasseur, 372 pp. Editions Garneau, Québec 1945. JR
3. "Les sauvages de la Baie", c'est-à-dire de la baie des Esquimaux, aujourd'hui Hamilton inlet. JR
4. Le père Babel écrit ici Menekopau et plus loin Winikopau, etc. Il s'agit du poste de Winokapau, désigné aussi sous le nom de Fort Winokapau sur les anciens registres de la Hudson's Bay Company. Ce poste, établi vers 1830 a été abandonné en 1876. D'après mon informateur, Antoine Grégoire, ce nom signifie "Lac dont la décharge sort parmi les aulnes". JR





Antoine Grégoire, guide et ami de Jacques Rousseau, 1949. Archives nationales à Québec, fonds Georges Côté (P208, S5, D2, P29).

PHOTOGRAPHE NON IDENTIFIÉ.

Ce curieux mélange apparaît moins surprenant lorsqu'on comprend qu'il s'agit de Jacques Rousseau, l'un des scientifiques les plus étonnants du Québec, véritable touche-à-tout de l'histoire! En effet, des démarches subséquentes ont permis d'attribuer le tapuscrit conservé aux Archives nationales à Sept-Îles à celui que les Cris de Mistissini nommaient *chisheinu*, c'est-à-dire « le vieux », en raison de ses cheveux blancs.

Jacques Rousseau s'est fait connaître comme l'héritier scientifique du frère Marie-Victorin. Il a notamment accompagné celui-ci dans plusieurs expéditions aux quatre coins de la province. Partageant avec Marie-Victorin le souci d'assurer le développement de la recherche scientifique au Québec, Rousseau s'est impliqué rapidement à l'Acfas. Il a d'ailleurs remplacé le célèbre botaniste comme directeur général de l'Association de 1930 à 1944. C'est Rousseau qui a été à l'origine du premier congrès annuel en 1933. Enfin, il a suivi d'une autre façon les traces de Marie-Victorin en devenant le deuxième directeur du Jardin botanique de Montréal en 1944. Les expéditions qu'il organise dans le cadre de ces nouvelles fonctions amènent ce féru d'anthropologie, par la force des choses, à approfondir sa curiosité ethnographique. Il fréquente alors de près les Cris, les Inuits et les Innus.

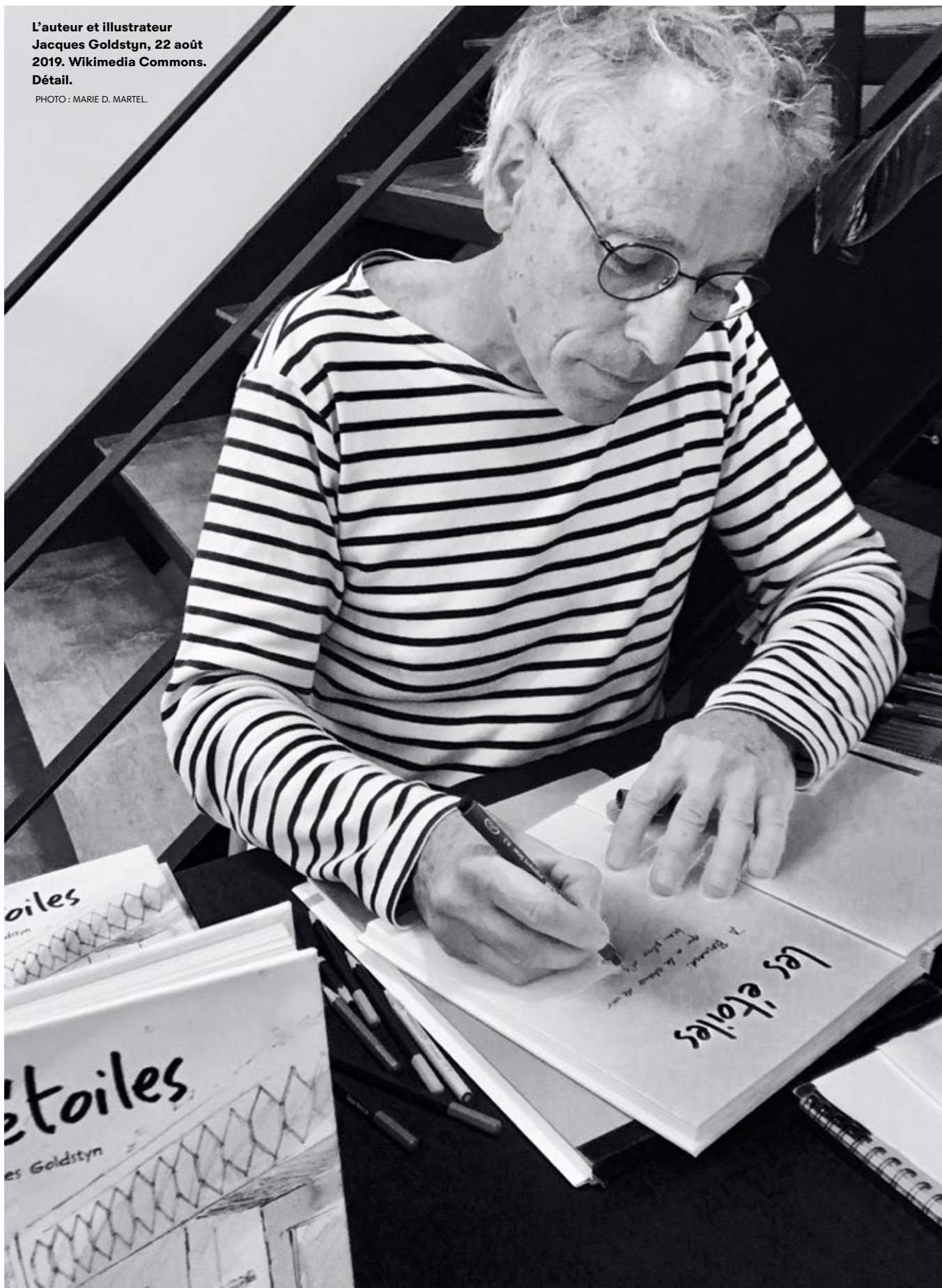
C'est sur invitation de Rousseau que Claude Lévi-Strauss, futur membre de l'Académie française, alors jeune chercheur exilé aux États-Unis pour fuir les lois anti-juives de l'occupation allemande en France, participe au congrès de l'Acfas de 1945. Les deux hommes se lient rapidement d'amitié et entretiennent une correspondance qui durera

jusqu'à la mort de Rousseau, en 1970. Entre-temps, Lévi-Strauss s'impose comme un des plus grands anthropologues de l'histoire. Son œuvre la plus magistrale, les *Mythologiques*, une enquête en quatre tomes sur les mythes autochtones des Amériques, a grandement bénéficié de l'apport de l'érudition de Rousseau. Ce dernier a aidé à éclaircir des points d'ordre botanique à propos des mythes qu'il étudiait.

Par son parcours, Rousseau était donc le parfait commentateur des journaux de voyages des pères Babel et Arnaud lors de leurs séjours sur la Côte-Nord et au Labrador. Le botaniste connaissait de façon érudite et personnelle le territoire que les deux ecclésiastes ont parcouru avant lui. Dans ses Notes relatives aux journaux de voyages [...], l'homme aux cheveux blancs mentionne avoir souvent consulté Antoine Grégoire, Innu de Uashat, qui avait été plusieurs fois son guide lors de ses expéditions. Son ami Antoine l'a ainsi accompagné dans les méandres des rivières du Nord, mais aussi dans ceux de la langue et de la culture innues. Les chemins sinueux de l'histoire ont quant à eux fait en sorte que ce travail sur les journaux des oblats n'a jamais été publié. Le projet est tombé dans l'oubli jusqu'à ce que, par hasard, il émerge de l'anonymat et que sa valeur historique et scientifique soit enfin reconnue.

L'auteur et illustrateur
Jacques Goldstyn, 22 août
2019. Wikimedia Commons.
Détail.

PHOTO : MARIE D. MARTEL.



Jacques Goldstyn utilise la force documentaire de l'image pour rendre compte du geste scientifique. Témoin amusé du scientifique dans son environnement naturel, il se considère comme un interprète des pratiques comme des intentions. Dans les années 1980, il crayonne régulièrement au congrès de l'Acfas.

Jacques Goldstyn

Dessiner la science

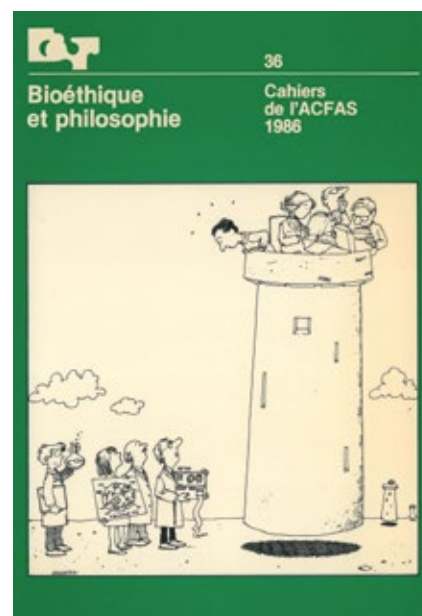
Johanne Lebel

Rédactrice en chef du Magazine de l'Acfas

Tout jeune, Jacques Goldstyn explore le monde naturel en compagnie de son père. Déjà, curieux des arbres et des animaux, il dessine. Avant de se consacrer entièrement à son art, il fait un détour par des études de géologie, question d'avoir un métier dit « sérieux » comme le lui conseille le directeur d'école, qui lui prédit un avenir de misère s'il persiste dans le dessin. Étudiant à Polytechnique Montréal, il réalise des caricatures pour *Polyscope*, le journal étudiant, étonné de faire rire dans un domaine si spécialisé.

Il pratique un peu le métier de géologue, mais la surspécialisation l'embête. Cependant, avoue-t-il, c'est pendant cette période qu'il développe des méthodes qui lui seront toujours utiles : rigueur dans la cueillette des données, observation fine et capacité à décortiquer des articles scientifiques¹.

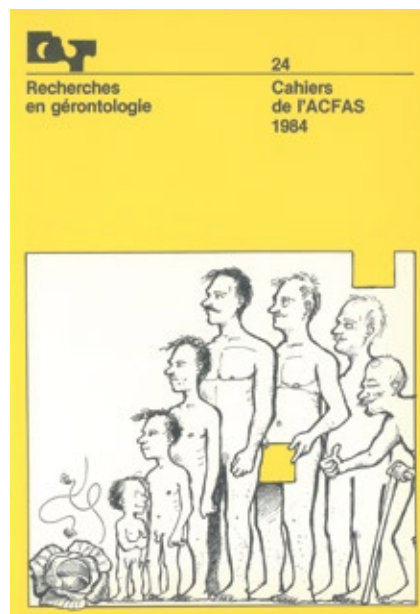
1. Les propos de Jacques Goldstyn sont issus d'un entretien réalisé avec le dessinateur le 18 mai 2023.



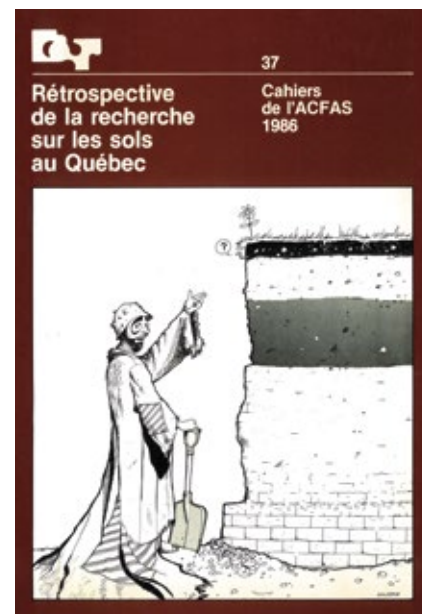
Marcel J. Mélançon et Bruno Leclerc (dir.), *Bioéthique et philosophie*, Montréal, Acfas, coll. « Cahiers de l'Acfas », n° 36, 1986, 138 p.



Pierre Ardouin et Jean Bernier (dir.), Informatique et société, Montréal, Acfas, coll. « Cahiers de l'Acfas », n° 20, 1985, 74 p.



Raymond Champagne (dir.), Recherches en gérontologie, Montréal, Acfas, coll. « Cahiers de l'Acfas », n° 24, 1984, 373 p.



Michel Nolin et autres (dir.), Rétrospective de la recherche sur les sols au Québec, Montréal, Acfas, coll. « Cahiers de l'Acfas », n° 37, 1986, 156 p.

En parallèle, Félix Maltais est en train de fonder ce qui deviendra au fil des ans l'univers des Débrouillards : magazines, ateliers, émissions de télévision, etc. Un des collègues de Polytechnique de Jacques s'étant joint à l'équipe de Maltais l'invite alors à illustrer un ouvrage pour les jeunes.

On est en 1982. Il n'en faut pas plus pour que le parcours du talentueux dessinateur bifurque vers la vulgarisation. Invité à illustrer mille et un domaines, il est heureux de retrouver son plaisir de jeunesse, soit de se laisser aller à toutes les curiosités. Le métier s'ancre peu à peu, et il le résume ainsi aujourd'hui : « Il faut d'abord que je trouve un angle ou un thème. Je scénarise ensuite cette idée, je fais des croquis au crayon qui sont repris à l'encre, puis colorisés : aquarelle, gouache, feutre. » Sa recette ? « Des traits simples, un minimum de mots, une touche d'humour et une dose de réflexion. Le dessin doit être autonome, compréhensible par lui-même. »

Dans les années 1980, les Débrouillards partagent des bureaux sur le chemin de la Côte-Sainte-Catherine avec l'Agence Science-Press, l'Association des communicateurs scientifiques et l'Acfas, dont le directeur, Guy Arbour, est un grand amateur de bandes dessinées. Jacques Goldstyn, Félix Maltais et Guy Arbour partagent cette même culture, entre *Tintin*, *Spirou*, *Pilote* et *Hara-Kiri*. C'est là que l'illustrateur se met à l'œuvre pour capter l'esprit d'une quarantaine de colloques du congrès de l'Acfas, de la pédologie à la sociologie, en passant par la philosophie et la gérontologie.

Chaque fois, il se plonge dans les résumés des colloques et interroge les chercheurs. « On allait manger ou je leur téléphonais, je discutais de l'angle. J'allais parfois faire des croquis sur place, au labo. Les chercheurs étaient très heureux de voir leur sujet de recherche prendre une forme humoristique ».

Le dessin devient en règle générale une affiche de colloque et puis, parfois, certaines affiches se retrouvent sur des couvertures de publication. C'est le cas pour une quinzaine de colloques dont les actes sont publiés. L'illustration du numéro 20 des *Cahiers de l'Acfas - Informatique et société* (1984) est particulièrement intéressante parce qu'elle résonne encore fortement. On y voit que notre inquiétude face au numérique et à la robotisation s'exprimait déjà il y a 40 ans. Quatre humains et trois « machines » font la queue pour les mêmes emplois au centre de main-d'œuvre, et c'est l'ordinateur, rapide et efficace avec ses chenilles, qui prend la tête. Pour Jacques Goldstyn, en témoignant de notre vie matérielle comme de nos sensibilités, les dessins racontent non seulement une histoire, mais aussi l'Histoire.

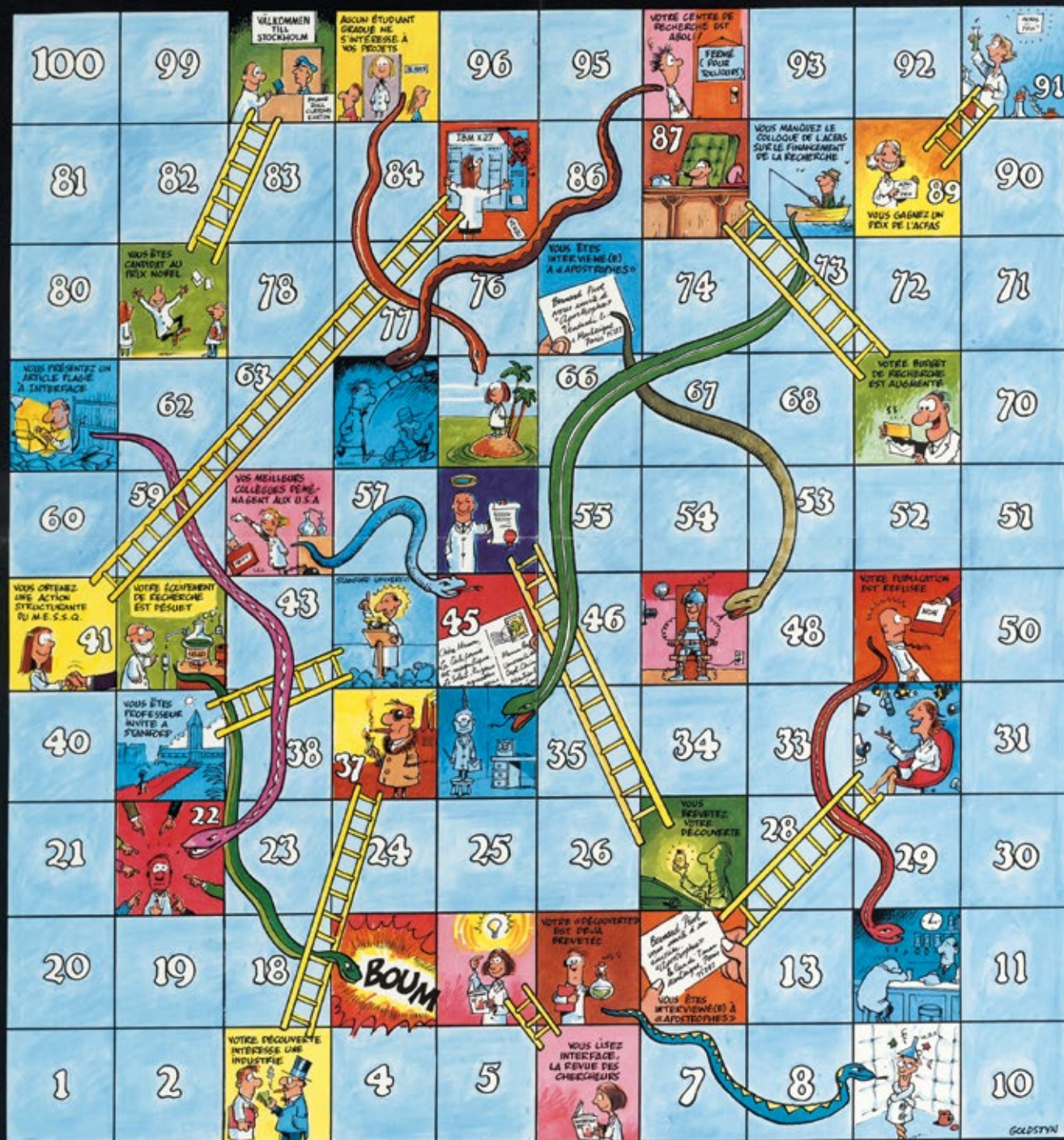
Jacques Goldstyn, Le financement de la recherche universitaire – Les nouvelles règles du jeu, affiche, 56 x 44 cm, Montréal, Congrès de l'Acfas, 1986.

COLLOQUE SPÉCIAL, MERCREDI LE 14 MAI P.M.,

À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

LE FINANCEMENT DE LA RECHERCHE UNIVERSITAIRE

LES NOUVELLES RÈGLES DU JEU



* avec les représentants du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH), du Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie (CRSNG), du Conseil de recherches médicales (CRM), du Fonds FCAR et de l'Association des directeurs de recherche industrielle du Québec (ADRIQ) ... et la participation du Conseil de la science et de la technologie du Québec et du Conseil des universités.

au 54^e congrès de l'ACFAS

du 12 au 16 mai 1986

GUY DUBOIS : LE RIDEAU VERT EN PHOTOS

Frédéric Fortier

Archiviste, Archives nationales à Montréal

Guy Dubois a récemment confié son fonds d'archives (P10023) à BAnQ. Conservé aux Archives nationales à Montréal, celui-ci contient près de 25 000 photographies captées alors qu'il était photographe attitré pour le Théâtre du Rideau Vert et illustre plus de 150 pièces de théâtre présentées entre 1969 et 1997.

Les photos prennent principalement la forme de négatifs 35 mm noir et blanc, accompagnés de planches-contacts. Elles montrent, entre autres, des productions marquantes de l'histoire du théâtre au Québec, des comédiennes et comédiens renommés, ainsi que des dramaturges et metteurs en scène influents.

Cette nouvelle acquisition arrive juste à temps pour commémorer le 75^e anniversaire de ce théâtre phare qu'est le Théâtre du Rideau Vert. Fondé en 1948 par Yvette Brind'Amour et Mercedes Palomino, c'est le plus ancien théâtre professionnel francophone encore en activité en Amérique du Nord.

Le fonds Guy Dubois est complémentaire à d'autres fonds conservés par BAnQ tels que le fonds Théâtre du Rideau Vert (P831) et le fonds Yvette Brind'Amour (P857). L'institution possède également une quantité importante d'affiches et de programmes du Théâtre du Rideau Vert.

Des ajouts à ce fonds sont prévus au cours des prochaines années.

André Cailloux, Paul Guèvremont, Viola Léger et Guy Provost dans la pièce *Évangéline Deusse*, 1976. Archives nationales à Montréal, fonds Guy Dubois (P10023).

PHOTO : GUY DUBOIS.



Guy Provost et Gisèle Schmidt dans la pièce *Aléola*, 1980. Archives nationales à Montréal, fonds Guy Dubois (P10023).

PHOTO : GUY DUBOIS.





1969–
1997

Depuis 1933, un riche patrimoine scientifique s'est constitué au fil des éditions du congrès de l'Acfas. Programmes, annales et documents conservés par BAnQ témoignent de l'évolution des sujets qui animent la vie scientifique depuis 100 ans. Mais comment se frayer un chemin à travers ces écrits ?

Recherche dans une canopée de savoirs

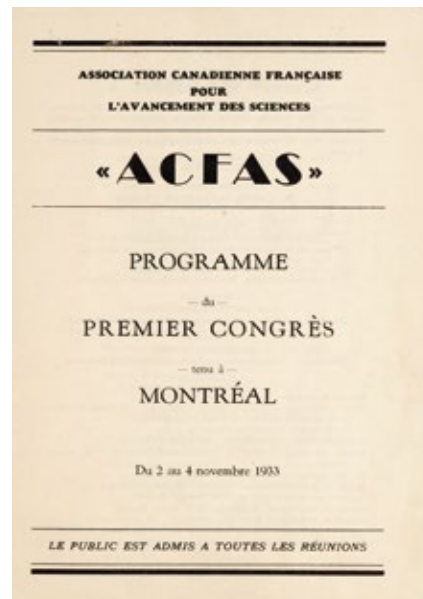
Zoé Barry

Directrice des communications et partenariats de l'Acfas

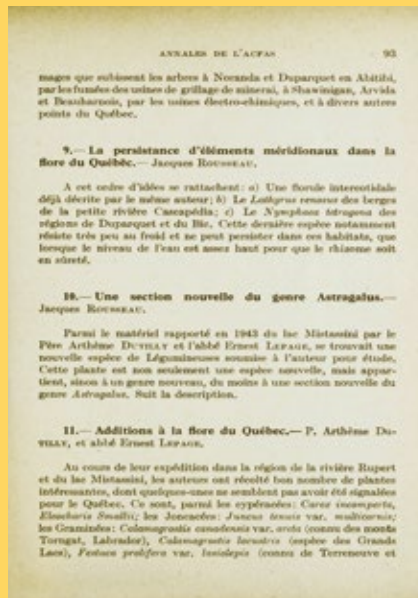
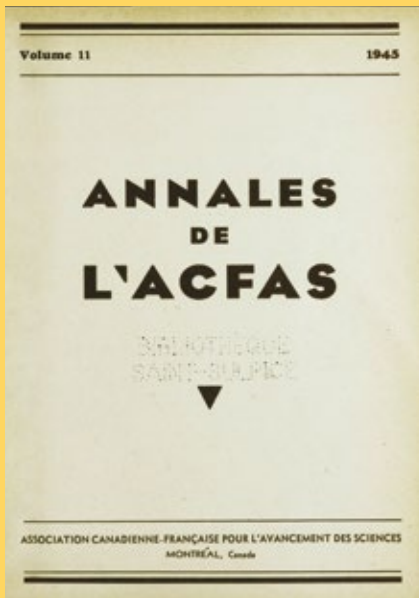
C'est la rentrée pour Sylvia, étudiante fraîchement inscrite à la maîtrise, depuis toujours passionnée par la forêt et l'environnement. Elle a eu le déclic pour la recherche lors d'un cours de baccalauréat consacré aux écosystèmes forestiers, initiée par une professeure qui lui a transmis le goût de la démarche scientifique et de l'échange d'idées.

Sylvia a encore beaucoup à apprendre sur le métier de scientifique, mais elle a compris qu'elle devait s'entourer d'une communauté de pairs. Les immenses forêts du Québec seront son terrain de jeu pour les prochaines années et elle imagine bien qu'elle trouvera une pléthore de spécialistes à lire, à rencontrer et avec qui collaborer.

Mais par où commencer ? Les outils abondent, mais ne sont pas toujours à jour ; l'information semble tantôt parcellaire, tantôt dense et impénétrable. Sa directrice lui conseille une nouvelle plateforme, qui puise sa source dans des documents du congrès de l'Acfas, une association centenaire qui a vu naître et s'épanouir la communauté scientifique francophone. Sylvia tape dans la barre de recherche quelques mots-clés en lien avec son mémoire. Elle tombe sur les dernières publications en français sur le sujet, les prochains appels à propositions de colloques en environnement, une recension exhaustive des experts francophones à travers le Canada, etc. Une mine d'information !



Programme du premier congrès tenu à Montréal [...], Montréal, Acfas, 1933, page couverture.



**Annales de l'Acfas, vol. 11, 1945,
page de titre et p. 93.**

Ce volume montre notamment que Jacques Rousseau, ethnobotaniste, a présenté deux communications (nos 9 et 10) dans la section de botanique du congrès de 1944.





75^e

CONGRÈS DE L'ACFAS

L'ESPRIT EN MOUVEMENT

Du 7 au 11 mai 2007

Université du Québec à Trois-Rivières

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES
UQTR

Association francophone
pour le savoir
Acfas

Développement
économique, innovation
et Exportation
Québec

Desjardins

*Programme général –
75^e congrès de l'Acfas :
L'esprit en mouvement,
Montréal, Acfas, 2007,
page couverture.*



Élisabeth Doyon et Julien Vallières-Gingras, 11 mai 2023.

PHOTO : JOHANNE LABEL.

Élisabeth et Julien sont les deux chercheurs derrière la société Anarchéologie qui traitent les données nécessaires à la constitution du corpus numérique du projet de plateforme. Ils ont présenté leurs travaux lors du 90^e congrès de l'Acfas.

Loin d'être une utopie, cette plateforme centralisée et collaborative deviendra progressivement réalité au cours des prochaines années. Ce projet s'inscrit au cœur des missions de l'Acfas : le partage des connaissances, le dialogue sciences-société, la diffusion des savoirs en français et le soutien de la communauté de la recherche. Promotrice de la science ouverte et engagée depuis plusieurs années pour la découvrabilité des contenus en français, l'Acfas souhaite, par cette initiative, renforcer et faire rayonner la vie scientifique francophone.

Depuis plus d'un an, l'Acfas, accompagnée de la firme Analogia et avec le soutien financier du ministère de la Langue française du Québec, façonne cette plateforme numérique inédite qui mettra en valeur les personnes et les contenus associés aux congrès passés et futurs. Avec des experts du domaine, elles consultent la communauté et analysent les besoins.

Grâce à la société Anarchéologie, les documents des congrès de l'Acfas disponibles dans BAnQ numérique sont fusionnés et structurés au sein d'une base de données classable et interrogeable. Rien n'est laissé au hasard, et ce projet d'envergure verra le jour dans sa première mouture en 2024. Lors d'étapes ultérieures, des collaborations seront à imaginer avec des acteurs et des ressources essentielles à la vie scientifique.

Cette plateforme évolutive sera très utile à toute personne qui a besoin de données fiables, issues de la recherche, et qui souhaite bénéficier de l'expertise des scientifiques de la francophonie canadienne, tout particulièrement.

On estime que depuis 1933, plus de 80 000 personnes ont présenté une communication dans l'un des congrès de l'Acfas. Elles y ont livré des résultats de recherche dans toutes les disciplines scientifiques, en santé, en sciences naturelles et génie, en sciences sociales et humaines. Elles y ont fait leurs premiers pas en recherche et s'y sont façonné un réseau solide et multidisciplinaire. C'est donc une immense communauté que l'Acfas a réunie et continue de réunir autour de la recherche en français. Nul doute que les documents des congrès de l'Acfas sauront être le point de départ d'un nouvel essor de cette communauté scientifique francophone.

Le livre d'artiste, comme espace de création unique, permet l'exploration de nombreux thèmes et champs d'intérêt par les artistes qui l'investissent. La science sous toutes ses formes fait partie des pistes explorées par un certain nombre d'entre eux.

Des livres d'artistes

Leçons de sciences appliquées

Martine Renaud et Catherine Ratelle-Montemiglio

Bibliothécaires, Bibliothèque nationale

Certains liens avec la science font parfois office de clin d'œil, comme dans la proposition à saveur entomologique de Michel Frenette *Excursus insectis studi* (2004). D'autres artistes font une belle part à la démarche scientifique dans leur processus de création, et collaborent même avec des professionnels d'autres disciplines pour mener leur projet à terme. C'est le cas pour deux acquisitions récentes de BAnQ, *Undāre* (2019) de Stéphanie Russ et Isabelle Fleurelien, et *Ad Astra* (2021) de la Société des archives affectives.

Undāre se présente en deux parties distinctes dans un grand coffret de bois : un ensemble de photogravures et de lithographies dans un grand cahier relié à la japonaise qui s'insère dans un bloc de marbre, ainsi qu'un petit livret étagant la démarche artistique des deux créatrices. Le tout se veut un espace intime qui permet la contemplation de l'eau en tant qu'élément essentiel à notre survie, constituant 71 % de la surface terrestre. Les deux créatrices ont d'abord récolté différents échantillons d'eau dans le grand Montréal afin de pouvoir les observer au microscope avec l'aide d'un technicien en biologie de l'Université Concordia. De tous les échantillons récoltés, le plus intéressant se révéla être celui du





**Colophon du livre d'artiste
d'Isabelle Fleurelien et
Stéphanie Russ, *Undāre*,
67,5 x 42,5 cm, Montréal,
See Press, 2019.**

PHOTO : MICHEL LEGENDRE.



**Double page du livre
d'artiste de la Société
des archives affectives,
Ad astra – Archive du
projet d'intégration des
arts à l'architecture pour
la bibliothèque médicale
du Centre hospitalier de
l'Université de Montréal,
21 cm, Montréal,
La Société des archives
affectives, 2021.**

PHOTO : MICHEL LEGENDRE.



canal Lachine : dans une simple goutte d'eau, tout un univers faisant penser à un paysage nocturne créé par les bactéries qui s'y trouvaient : « Nous avons mis de côté le fait que l'eau est un besoin physique essentiel pour explorer plutôt sa valeur moins connue, son caractère méditatif¹. »

Le livre s'offre ainsi comme une succession d'images abstraites évoquant ces univers aquatiques microscopiques. Le mot latin *undare* faisant référence à l'ondulation de l'eau, aux vagues, on retrouve cette image lorsqu'on regarde le livre de biais, les deux pages ouvertes ondulant de chaque côté du bloc de marbre. Il est aussi intéressant de souligner le lien entre l'eau et plusieurs techniques de l'estampe, notamment en lithographie, qui repose essentiellement sur la propriété de l'eau à repousser le gras. En somme, l'œuvre nous invite à prendre un moment pour réfléchir à la présence de cet élément dans nos vies sous toutes ses formes insoupçonnées, et à ne pas le tenir pour acquis.

Livre d'artiste publié dans le cadre d'un projet d'art public destiné à la bibliothèque médicale du CHUM, *Ad Astra* marie art visuel et neuroscience. Le livre a été réalisé par la Société des archives affectives, un collectif réunissant deux artistes en art visuel, Fiona Annis et Véronique La Perrière M., et entièrement voué à la recherche et à la création par la collaboration entre différentes disciplines.

Le livre réunit des messages rédigés par les usagers et les employés du CHUM et destinés aux étoiles. Afin de pouvoir être lus par leurs destinataires, ces messages ont été traduits en images astrales grâce à l'électro-encéphalographie. Celle-ci a permis de générer des représentations visuelles de la réponse cérébrale aux messages reçus. Le résultat est une série de graphiques d'une grande beauté, une interprétation poétique et visuelle des mots, des espoirs et des craintes contenus dans les messages.

On oppose parfois l'art à la science, l'un lié à l'imaginaire, l'autre ancrée dans le réel, pourtant ils sont complémentaires. Qu'il s'agisse de vues microscopiques ou de visualisation de données, comme c'est le cas pour les livres présentés ici, la combinaison de l'art visuel et de la science permet l'émergence de créations intrigantes et inédites.

1. Isabelle Fleurelien et Stephanie Russ, *Undäre*, livret accompagnateur, Montréal, See Prees, 2019.



Étudiants de l'Université de Montréal, 1947. Archives nationales à Montréal, fonds La Presse (P833, S3, D388). PHOTO : PHOENIX STUDIOS INC.